



## « Je marche avec les garçons »

### Trajectoires des jeunes vers la violence, miroir des dynamiques de genre à l'échelle de leur société ?

Une analyse locale des rôles de genre et des pressions sociales en Côte d'Ivoire et au Mali.

Étude complémentaire au rapport *Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain*



# « Je marche avec les garçons »

## Trajectoires des jeunes vers la violence, miroir des dynamiques de genre à l'échelle de leur société ?

Une analyse locale des rôles de genre et des pressions sociales en Côte d'Ivoire et au Mali.

Étude complémentaire au rapport *Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain*

**Novembre 2017**



Le contenu de ce rapport ne reflète pas l'opinion officielle de UNICEF. La responsabilité des informations et points de vue exprimés dans ce dernier incombe entièrement aux personnes consultées et aux auteurs.

Photo en couverture : Copyright IMRAP  
Tous droits réservés.

ISBN 978-2-9559853-2-8  
EAN 9782955985328

Copyright : Indigo Côte d'Ivoire, IMRAP et Interpeace 2017. Tous droits réservés.

Publié en Novembre 2017

La reproduction de courts extraits de ce rapport est autorisée sans autorisation écrite formelle, à condition que la source originale soit correctement référencée, incluant le titre du rapport, l'auteur et l'année de publication. L'autorisation d'utiliser des parties de ce rapport, en entier ou en partie, peut être accordée par écrit. En aucun cas le contenu ne peut être altéré ou modifié, incluant les légendes et citations. Ceci est une publication d'Indigo Côte d'Ivoire, IMRAP et d'Interpeace. Les publications de ces dernières ne reflètent pas spécifiquement un intérêt national ou politique. Les opinions exprimées dans cette publication ne représentent pas nécessairement les vues d'Indigo Côte d'Ivoire, de l'IMRAP et d'Interpeace. Pour des autorisations ou informations complémentaires, merci de contacter [wao@interpeace.org](mailto:wao@interpeace.org)

**Interpeace**

Bureau Régional pour l'Afrique de l'Ouest  
Villa n° 43, Cité Les Lauriers 5, Deux Plateaux  
06 BP 2100 Abidjan, Côte d'Ivoire  
Tél : +225 22 42 33 41  
wao@interpeace.org  
www.interpeace.org

**Indigo, Côte d'Ivoire**

Villa n° 43, Cité Les Lauriers 5, Deux Plateaux  
22 BP 288 Abidjan 22  
Tél. : +225 20 00 05 64  
indigocdi@gmail.com  
www.indigo-ci.org

**Institut Malien de Recherche Action pour la Paix**

Badalabougou Est, Avenue de l'OUA,  
Rue 27, porte 357,  
Bamako, Mali  
Tél. : +223 20 22 18 48  
info@imrap-mali.org  
www.imrap-mali.org

**Fonds des Nations Unies pour l'Enfance**

Bureau Régional pour  
l'Afrique de l'Ouest et du Centre  
Tél : +221 786 380 250  
<https://www.unicef.org/wcaro>

# TABLE DES MATIÈRES

---

---

<b>8</b>	<b>SYNTHÈSE ILLUSTRÉE</b>
<b>9</b>	<b>MESSAGES CLÉS</b>
<b>9</b>	<b>Pressions sociales sur les jeunes filles et jeunes garçons</b>
<b>10</b>	<b>La montée du rôle économique de la femme et implications sociales</b>
<b>11</b>	<b>Risques de déscolarisation</b>
<b>11</b>	<b>Un modèle social en mutation : entre contrôle social et vulnérabilité accrue</b>
<b>12</b>	<b>La violence comme voie alternative vers la réussite</b>
<b>13</b>	<b>CHECK-LIST</b>
<b>15</b>	<b>INTRODUCTION</b>
<b>16</b>	<b>MÉTHODOLOGIE</b>
<b>17</b>	<b>Choix des localités</b> (par ordre alphabétique)
<b>18</b>	<b>L'approche de Recherche Action Participative</b>
<b>19</b>	<b>Le recours à l'outil audiovisuel</b>
<b>19</b>	<b>Une approche séquentielle gage d'une nécessaire appropriation</b>
<b>19</b>	(i) <b>Des consultations dans les localités cibles</b>
<b>20</b>	(ii) <b>Des restitutions dans les différentes localités</b>
<b>21</b>	<b>L'analyse systémique</b>
<b>21</b>	<b>Nouvelles formes de violence – éléments conceptuels</b>
<b>22</b>	<b>Avertissement</b>
<b>24</b>	<b>I. RÔLES DE GENRE ET NOUVELLES FORMES DE VIOLENCE</b>
<b>24</b>	<b>1. Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain : des trajectoires expliquées par une quête de réussite sociale et de valorisation (Rappels et parallèles)</b>
<b>25</b>	<b>1.1 Crise éducative et faillite progressive des modèles classiques de réussite</b>
<b>25</b>	<b>1.2 Une quête de sens – des cadres alternatifs de socialisation porteurs de nouveaux imaginaires de réussite</b>
<b>26</b>	<b>1.3 Le développement de « cultures de violence » – et le rôle de la masculinité</b>
<b>27</b>	<b>2. Et les filles dans tout ça? Une perspective de genre sur l'engagement dans la violence</b>
<b>27</b>	<b>2.1 Jeunes filles, actrices indirectes de la violence</b>
<b>27</b>	<b>2.1.1 Masculinité et violence, entre capital économique et social</b>
<b>28</b>	<b>2.1.2 Féminité : entre multi-appartenance et violence dans l'espace urbain</b>

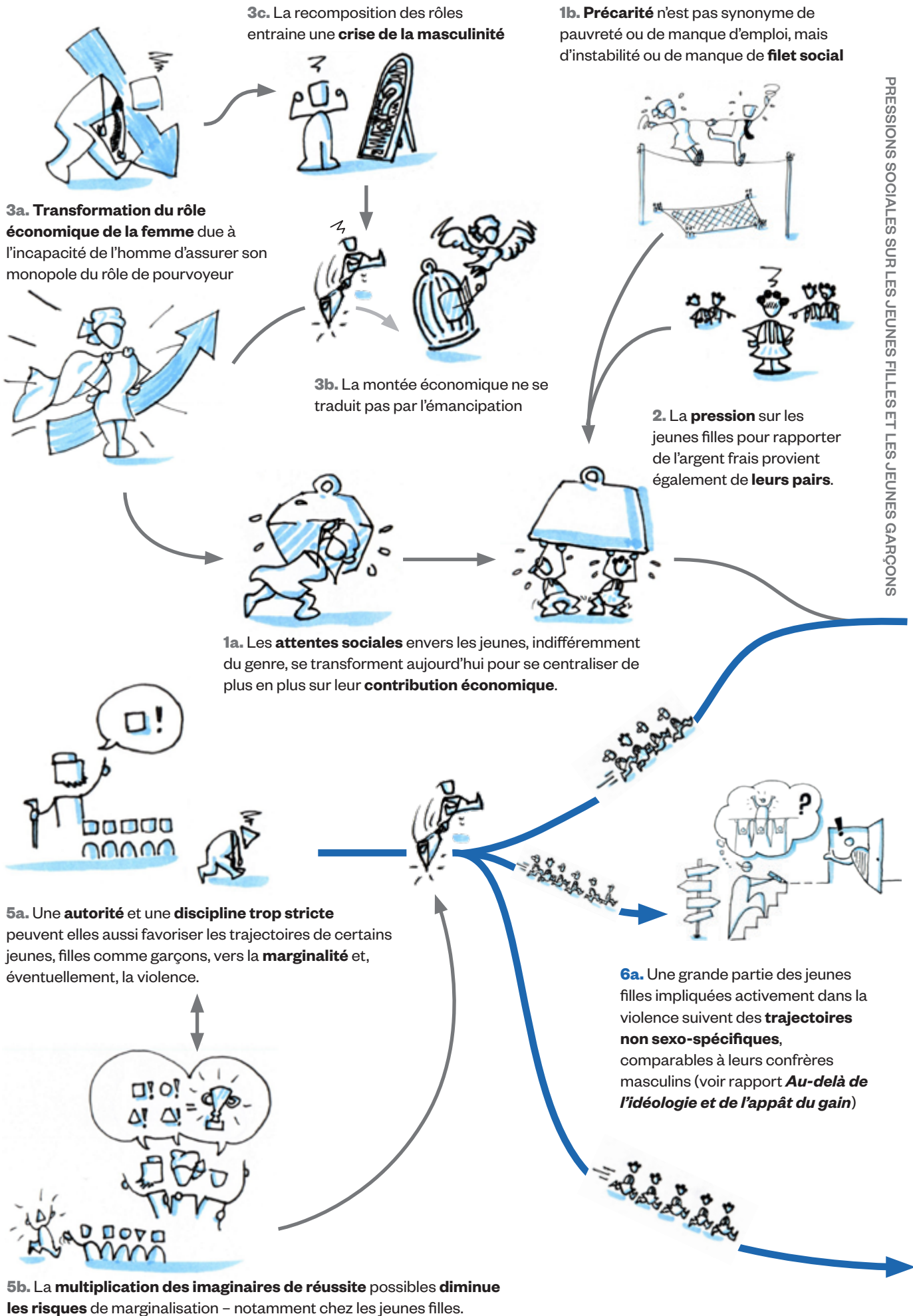
---

<b>30</b>	<b>Encadré 1.1   D. : la mère de mon fils, obstacle à ma « désactivation de la rue »</b>
<b>31</b>	<b>2.2 Jeunes filles, actrices directes de la violence</b>
<b>31</b>	<b>2.2.1 « Microbe c'est microbe » : des trajectoires en tous points semblables aux garçons</b>
<b>32</b>	<b>2.2.2 « Souvent, je ressens la haine dans mon cœur, mais j'ai un bon cœur » : l'effondrement du modèle classique de réussite</b>
<b>33</b>	<b>2.2.3 « Je marche avec les garçons » : quand la jeune fille se reconnaît davantage dans les attributs typiquement associés à la masculinité</b>
<b>34</b>	<b>Encadré 1.2   Aminata : « Je n'aime pas l'amitié des filles »</b>
<b>36</b>	<b>II. IDENTITÉS DE GENRE, MASCULINITÉ ET FÉMINITÉ : ATTRIBUTS, ATTENTES SOCIALES ET MODÈLES DE RÉUSSITE</b>
<b>36</b>	<b>1. Un homme</b>
<b>37</b>	<b>2. Une femme</b>
<b>37</b>	<b>2.1 Soumission, mariage, famille : un carcan qui perdure</b>
<b>38</b>	<b>2.2 La mère, garante de la socialisation : transmission des codes et valeurs</b>
<b>40</b>	<b>2.3 « Donner un garçon »</b>
<b>42</b>	<b>III. UNE TENSION ENTRE CONTRÔLE SOCIAL ET TRANSFORMATION DES MODÈLES ÉDUCATIFS</b>
<b>42</b>	<b>1. Un modèle de socialisation traditionnel rigoureux qui conduit au rejet de ceux et celles qui ne s'y conforment pas</b>
<b>44</b>	<b>2. Apparition progressive de nouveaux modèles de réussite</b>
<b>48</b>	<b>IV. LES RÔLES ET ATTRIBUTS DE GENRE ENTRE ÉVOLUTION ET CONTINUITÉ: LA MONTÉE DU RÔLE ÉCONOMIQUE DE LA FEMME ET SES RÉPERCUSSIONS</b>
<b>48</b>	<b>1. La femme : un rôle (économique) de plus en plus important au sein de la famille</b>
<b>49</b>	<b>1.1 Contribution nécessaire de la femme aux revenus du foyer et pression croissante sur cette dernière</b>
<b>49</b>	<b>1.2 Un désir d'indépendance grandissant : recherche de sécurité et de stabilité</b>
<b>50</b>	<b>2. Une pression qui se transpose aux enfants</b>
<b>50</b>	<b>2.1 Précocité de l'engagement des enfants dans l'activité économique de la famille, de manière indifférenciée...</b>
<b>55</b>	<b>2.2 ... mais des trajectoires structurées par les normes de genre</b>
<b>57</b>	<b>3. Bouleversement des rapports de force et déstabilisation de l'autorité masculine – une crise de la masculinité</b>
<b>61</b>	<b>CONCLUSION</b>
<b>63</b>	<b>ANNEXES</b>
<b>63</b>	<b>Annexe 1   Comment lire l'analyse systémique</b>
<b>63</b>	L'analyse systémique
<b>63</b>	Comment lire les dynamiques structurantes de l'analyse systémique ?
<b>66</b>	<b>Annexe 2   Composition socio-démographique des participants aux focus groupes et restitutions</b>
<b>69</b>	<b>BIBLIOGRAPHIE</b>

# SYNTHÈSE ILLUSTRÉE

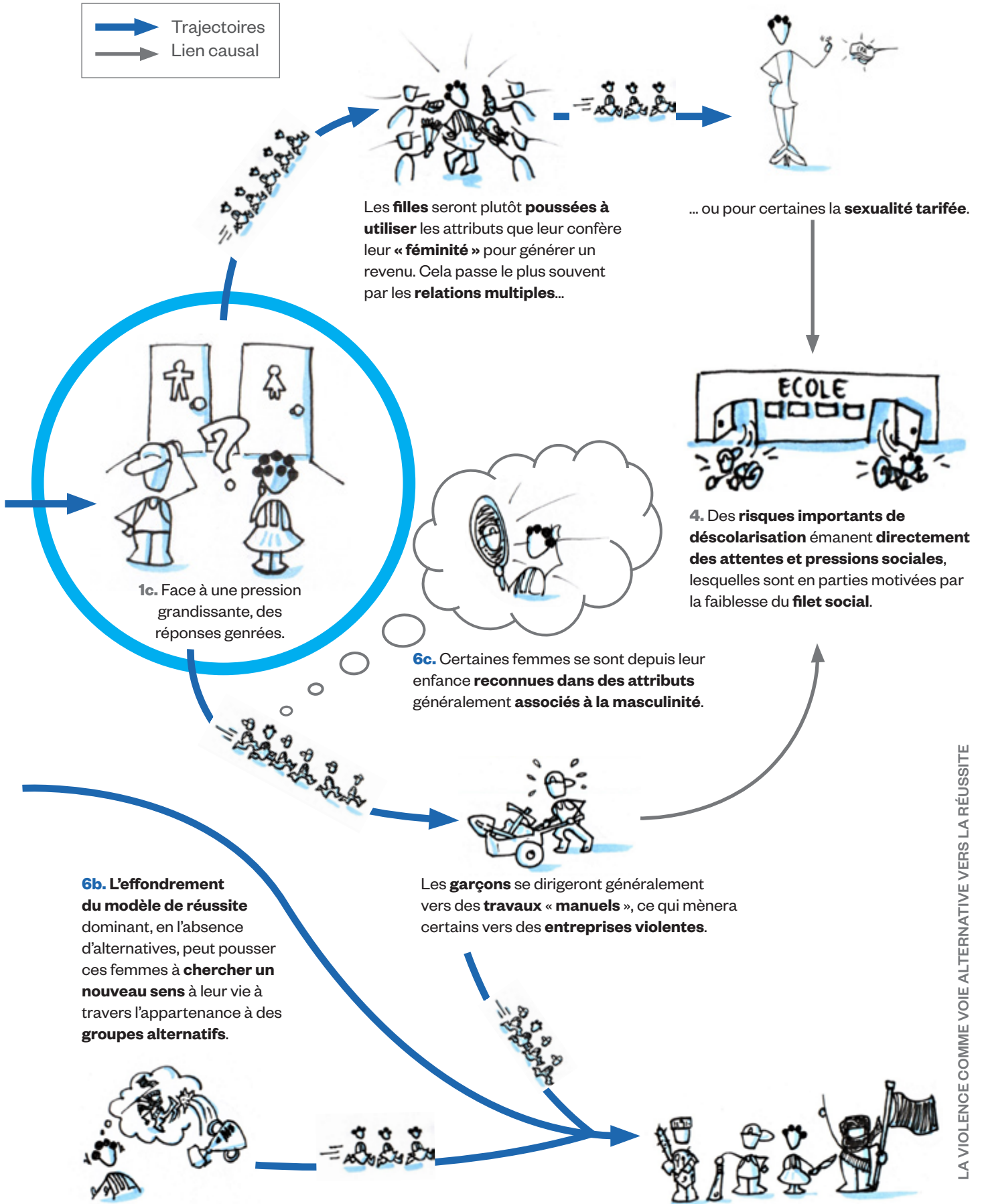
---







# SYNTHÈSE ILLUSTRÉE



LA VIOLENCE COMME VOIE ALTERNATIVE VERS LA RÉUSSITE

# MESSAGES CLÉS

## Pressions sociales sur les jeunes filles et jeunes garçons

### Milieu familial

**1a. Les attentes sociales envers les jeunes, indifféremment du genre, se transforment aujourd'hui pour se centraliser de plus en plus sur leur contribution économique.**

La contribution des enfants aux travaux du foyer n'est pas nouvelle, même si jusqu'à récemment, l'éducation et la pression familiale avait une vocation formative ; elle visait d'abord et avant tout à faire de l'enfant quelqu'un de 'respectable' – c'est-à-dire qu'il remplisse à l'âge adulte son rôle tel que conçu dans la structuration traditionnelle de la communauté et remplace ainsi ses parents. Aujourd'hui, notamment en milieu urbain, la pression mise sur les jeunes vise de plus en plus à ce qu'ils contribuent, voire suppléent économiquement aux parents, et ce même depuis un âge relativement jeune. S'il n'y avait autrefois généralement que peu d'attentes envers les filles, elles font aujourd'hui face à la même pression que leurs frères – voire même plus grande dans beaucoup de cas.

**Plus le milieu est précaire, et plus la pression économique est précoce.** Le filet social que constituait la solidarité communautaire s'étant considérablement affaibli, la réussite/contribution économique de sa propre progéniture devient le gage sécurité de survie financière sur le plus long terme. Plus le milieu ou le foyer se trouve dans une situation de précarité, moins l'on peut se permettre d'attendre avant que l'enfant nous rapporte un « retour sur investissement ».

**1b. Précarité n'est pas synonyme de pauvreté ou de manque d'emploi.** La précarité, à la base de la pression économique sur la femme et les enfants, ne doit pas être interprétée en termes simplement économiques. Par exemple une femme et ses enfants peuvent se trouver dans une situation de précarité par rapport à l'héritage ou aux partages des revenus dans le cadre d'un foyer polygamique ; et une personne disposant de moyens financiers acceptables peut se retrouver dans une situation précaire car beaucoup de dépendants comptent sur elle et augmentent constamment la pression.

**1c. Face à une pression grandissante, des réponses genrées.** Si face à cette pression, garçons comme filles se tournent dans un premier temps vers divers petits métiers informels, lorsque les gains ne suffisent pas et que la pression augmente pour gagner de l'argent rapide, les trajectoires empruntées par ces jeunes se structurent alors de manière différenciée, fortement influencée par les normes classiques du genre. Les garçons se dirigeront généralement vers des travaux « manuels », ce qui mènera certains vers des entreprises violentes. Les filles seront plutôt poussées à utiliser les attributs que leur confère leur « féminité » pour générer un revenu. Cela passe le plus souvent par les relations multiples ou la sexualité tarifée.

## Milieu extra-familial

**2. La pression sur les jeunes filles pour rapporter de l'argent frais provient également de leurs pairs.** Notamment en milieu urbain, l'existence sociale des jeunes filles se construit à travers leur appartenance à un ou des groupes de pairs. Cette appartenance se construit et s'affiche à travers la participation à des activités – achats de pagnes (tissus) collectifs, cotisation aux *tontines*<sup>1</sup>, etc. Cette tendance est accentuée par une « évolution » de la féminité se centralisant de plus en plus autour de la valorisation des jeunes filles quant à leur attrait physique – laquelle se pare d'artifices coûteux (mèches, perruques, faux-cils, articles de luxe, etc.). Les relations de valorisation croisées entre garçons et filles, petits-copains et petites-amies, contribuent également à alimenter cette pression. Qui plus est, les jeunes hommes cherchent de plus en plus chez leur future copine ou épouse une femme en mesure de contribuer financièrement pour les soutenir.

## La montée du rôle économique de la femme et implications sociales

**3a. La transformation du rôle économique de la femme observée semble moins le résultat d'un processus d'auto-affirmation/émancipation, mais davantage le résultat de transformations économiques entraînant la perte du monopole pour l'homme du rôle de « pourvoyeur ».** Cette perte découle de la combinaison d'une difficile conjoncture économique aux difficultés croissantes pour les hommes de remplir leur rôle social 'traditionnel'. Malgré cette « montée en puissance »<sup>2</sup>, la notion du devoir de « soumission au mari » reste prégnante.

**3b. La montée du rôle économique de la femme ne se traduit pas forcément dans son émancipation.** Au contraire, la pression économique sur la femme/jeune fille peut contribuer à l'exposer davantage à plusieurs risques de marginalisation sociale, d'exploitation ou d'abus potentiel. Elle peut se retrouver, dans plusieurs cas, poussée à utiliser son corps et sa beauté pour subvenir aux besoins économiques du ménage (en se faisant entretenir par plusieurs petits-amis, ou à travers la prostitution par exemple), autant de stratégies allant de pair avec une plus grande vulnérabilité.

---

1 Épargne de groupe informelle : levée régulière de cotisations à montants plus ou moins fixes dont la totalité ou presque est reversée à tour de rôle à l'un des membres.

2 Dire que le rôle économique de la femme se transforme et gagne en importance dans le foyer n'équivaut pas ici à affirmer qu'il y a parité ou égalité sur le plan économique entre homme et femme. Des études se sont attardées à analyser les écarts entre hommes et femmes sur le plan quantitatif, voir par exemple : PNUD, « Rapport sur le développement humain en Afrique 2016 : Accélérer les progrès en faveur de l'égalité des genres et de l'autonomisation des femmes en Afrique ».

**3c. Une recomposition des rôles qui engendre une crise de la masculinité.** La centralité du rôle de « pourvoyeur » au sein d'une famille dans la définition de ce qu'est « être un homme » font que la transformation progressive du rôle économique de la femme peut alors être vécue par certains hommes comme une forme de compétition ou de menace. Cette perception, souvent alimentée par l'entourage et la famille, peut ainsi engendrer sur lui une pression importante pour réaffirmer son rôle de « chef de famille ». Si elle est mal vécue, cette forme de concurrence peut pousser certains hommes vers différentes formes de violence : ces dernières peuvent être domestiques, afin de marquer ou « rétablir » son statut de chef de famille ; liées à certains éléments psychologiques visant à affirmer une masculinité remise en question ; voire criminelles (vols, engagement dans des groupes violents, des gangs, etc.) afin de s'assurer un certain statut économique.

## Risques de déscolarisation

**4. Des risques importants de déscolarisation<sup>3</sup> émanent directement des attentes et pression sociales, lesquelles sont en parties motivées par la faiblesse du filet social.** Les familles en situation de précarité n'ont pas toujours la patience d'attendre la qualification ou la diplomation de leur enfant avant de pouvoir compter sur sa contribution financière à leur subsistance. L'école n'étant plus forcément la voie privilégiée de réalisation de ces attentes, les enfants sont de moins en moins scolarisés dans le système formel ; ou lorsqu'ils le sont, ces derniers doivent combiner leur fréquentation scolaire avec l'exercice de petites activités économiques. Ce phénomène est amplifié dans des contextes sociaux où la réussite par l'école n'est plus toujours valorisée ou attendue, de nombreux diplômés étant contraints à pratiquer des activités informelles de survie pour les plus entrepreneurs. Cette concurrence entre l'école et l'exercice d'une activité entraîne un cercle vicieux qui tend progressivement vers l'abandon de l'école, et la difficulté grandissante de la réintégrer.

## Un modèle social en mutation : entre contrôle social et vulnérabilité accrue

**5a. L'idée voulant que le manque de discipline soit la cause principale de la déviance de certains jeunes est largement répandue. Si elle peut être vraie dans certains cas, il apparait en revanche qu'une autorité et une discipline trop stricte peuvent elles aussi favoriser les trajectoires de certains jeunes, filles comme garçons, vers la marginalité et, éventuellement, la violence.** En effet, un encadrement trop rigide tend à forcer les jeunes vers un conformisme et une forme d'homogénéité très forte. Cette pression engendre une difficile acceptation ou le rejet de la différence. Certains jeunes ne se reconnaissant pas dans les modèles prônés par leurs aînés ont donc du mal à trouver leur place dans la société, et choisissent d'emprunter des chemins alternatifs<sup>4</sup>, souvent en marge de la société.

**5b. La multiplication des imaginaires de réussite possibles diminue les risques de**

3 Pour une lecture du diagnostic et des stratégies actuellement mises-en-œuvres à l'échelle sous-régionale quant à la déscolarisation des jeunes filles, voir : Groupe régional de coordination de l'ODD4 en Afrique de l'ouest et du centre (2017) : « Promouvoir le droit des filles à l'éducation en Afrique de l'ouest et du centre ».

4 Voir INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain : trajectoires des jeunes vers les nouvelles formes de violence en Côte d'Ivoire et au Mali », UNICEF.

**marginalisation – notamment chez les jeunes filles.** Alors que la poursuite par les jeunes de trajectoires en marge de la société les rend vulnérables à la violence, active ou subie, l'émergence de nouveaux modèles de réussite réduit les défis d'intégration des jeunes 'différents'. Ainsi, ces derniers peuvent dès lors trouver leur voie au sein de la société sans devoir passer par des voies « marginales » et la vulnérabilité qui y est associée. Si la multiplication des modèles de réussite (particulièrement chez la jeune fille) est souvent perçue comme une menace pour l'ordre social traditionnel, elle est en contrepartie gage d'une diminution des risques de voir les jeunes tendre vers la violence.

## La violence comme voie alternative vers la réussite

*Trois types de trajectoires vers les nouvelles formes de violence ont été relevées chez les jeunes filles/femmes :*

**6a. Des trajectoires unisexes.** Dans le cas des jeunes filles participant activement à la violence dans l'espace urbain abidjanais, il semble que peu d'éléments sexo-spécifiques expliquent leur trajectoire. Ces jeunes filles, peu nombreuses, bien que se reconnaissant dans l'identité de genre féminine, suivent donc des voies comparables à celles de leurs confrères masculins.<sup>5</sup>

**6b. Le cas de certaines femmes combattantes au sein de groupes d'auto-défense illustre comment l'effondrement du modèle de réussite dominant, en l'absence d'alternatives, peut pousser ces femmes à chercher un nouveau sens à leur vie à travers l'appartenance à des groupes alternatifs** – lesquels peuvent ou non être porteurs de violence. Pour ces femmes à qui la société n'a inculqué comme unique voie vers le succès que la réussite du mariage et la fondation d'une famille, lorsque ces derniers s'effondrent, elles se retrouvent devant peu ou pas d'alternatives en termes de réussite sociale. Le contexte leur offrira des groupes armés prêts à les accueillir et les traiter « *comme les autres combattants* » : c'est-à-dire leur offrir une appartenance, de même qu'une voie tracée et codifiée vers la valorisation et la réussite.<sup>6</sup>

**6c. Des chemins ancrés dans des attributs typiquement liés à la masculinité.** Certaines femmes rencontrées, en revanche, se sont depuis leur enfance reconnues dans des attributs généralement associés à l'identité de genre masculine. Elles ont donc expliqué un appel vers l'utilisation de la force et de la violence à la manière de certains jeunes garçons portés vers les métiers des armes de manière plus ou moins « naturelle ».

---

<sup>5</sup> Voir INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain : trajectoires des jeunes vers les nouvelles formes de violence en Côte d'Ivoire et au Mali », UNICEF.

<sup>6</sup> Si les exemples relevés dans le cadre de cette étude se limitent à un engagement armé que les populations ont tendance à percevoir comme 'constructif', car au sein de groupes d'auto-défense, l'étude précédente démontre que même au sein de groupes considérés comme négatifs ou 'radicaux', l'engagement est construit dans une démarche perçue comme positive par les principaux/principales concerné(e)s. Voir : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*



*Le présent processus ayant été limité dans le temps, l'analyse ne permet pas d'énoncer des recommandations opérationnelles explicites avec la profondeur et la finesse d'analyse qui les légitimeraient à hauteur des standards que s'appliquent Interpeace, l'IMRAP et Indigo. Ont néanmoins émergés une série de questionnements clés qui devraient guider la réflexion des acteurs au moment du design ou du lancement d'actions dans les domaines de la promotion de la femme, du développement économique, de l'éducation et de la lutte à la déscolarisation, ou touchant à la jeunesse*

---

## CHECK-LIST

### **Les actions touchant la jeunesse contiennent-elles des opportunités afin de promouvoir le contact des jeunes avec des modèles de réussite et des rôles de genre auxquels ils peuvent s'identifier ?**

Cette étude confirme ce que la précédente avait déjà démontré : pour beaucoup de jeunes aujourd'hui, les imaginaires de réussite promus par la société traditionnelle, par leurs parents et/ou par l'école, ne répondent pas à leurs attentes et leurs aspirations. Beaucoup de trajectoires vers la violence s'expliquent dans un premier temps par une quête de réponses à leurs questions, de modèles de réussite.

La multiplication et la diversification des modèles et voies vers la réussite promus socialement réduisent les problèmes d'intégration et les risques de marginalisation et, ultimement, les risques que ces jeunes n'adoptent des chemins les positionnant en situation de vulnérabilité. C'est particulièrement le cas chez les jeunes filles qui, entre les modèles traditionnels fortement contraignant ou une valorisation focalisée sur l'apparence physique à l'excès, disposent de peu de modèles en qui se reconnaître et se projeter. De nouveaux modèles, spécifiques au genre, doivent ainsi être promus, favorisant la construction d'identités et de compétences positives autant pour la féminité que pour la masculinité. Pour les jeunes filles une diversification des voies vers le succès possible; et chez les jeunes hommes, des modèles faisant la promotion d'une masculinité non-violente et libérée des pressions de domination.

Beaucoup d'actions, qu'elles visent spécifiquement les jeunes ou non, peuvent constituer des opportunités de faire la promotion de modèles ou d'imaginaires de réussite alternatifs dans lesquels les jeunes peuvent ainsi se projeter : qu'ils s'agissent d'impliquer des jeunes en créant le lien avec la communauté, de mettre de l'avant des acteurs locaux inspirants (à certaines étapes d'une action ou dans les médias), de valoriser des initiatives et/ou réussite de jeunes dans un domaine connexe, de créer des opportunités de 'mentorat', etc. Les actions développées créent-elles et maximisent-elles ces opportunités de créer ou de valoriser de nouveaux modèles de réussite inspirants pour la jeunesse?

---





**Au-delà d'indicateurs économiques de génération de revenu ou de création d'emploi, l'action économique contribue-t-elle à assurer un meilleur filet social ?**

La précarité, entendu comme l'instabilité, l'incertitude ou l'absence de « filet social », immédiate et future, est un accélérateur important de la pression transmise des parents vers leurs enfants afin qu'ils contribuent économiquement. Les actions à vocation de développement économique visent-elles, au-delà des indicateurs quantitatifs, à renforcer le lien social et la sécurité/stabilité économique des familles?

**Les actions visant à lutter contre et/ou prévenir la déscolarisation intègrent-elles des mesures socio-économiques et de prise en compte des dimensions de genre, particulièrement dans les zones économiques les plus vulnérables ?**

Une part importante de la pression poussant les jeunes, garçons ou filles, à quitter l'école ou empêchant qu'ils ne la rejoignent en premier lieu provient de la pression sociale – même si nous avons vu, dans le rapport précédent, que l'école souffre elle-même d'une crise de légitimité importante. Les actions dans le domaine éducatif dans les zones économiques vulnérables sont-elles accompagnées, au-delà de l'école, de mesures d'accompagnement socioéconomiques – notamment en lien avec la constitution/renforcement du filet social évoqué précédemment ? Il convient pour le système éducatif de réinventer sa vision, au-delà de l'éducation pour tous, afin de trouver les moyens de garantir la réussite des filles et des garçons. Comment prendre en compte les facteurs de déscolarisations spécifiques aux filles et aux garçons et qui émanent des rôles de genre socialement construits? Quelles opportunités de la seconde chance offre le système pour les adolescents qui ont abandonné l'école précocement et souhaiteraient reprendre des apprentissages pertinents?

**Les actions visant la transformation (promotion, émancipation) du rôle social de la femme et de la fille sont-elles accompagnées par des actions visant la redéfinition de la masculinité ?**

Les identités de genre sont interreliées et interdépendantes. Toute action de promotion de la femme et de la jeune fille doit être accompagnée par des actions de réinvention de la masculinité, sans quoi les risques de contre-réactions négatives sont importants. Ces risques sont aujourd'hui connus de plusieurs acteurs, et nombres d'actions (mais certainement pas toutes) sont par exemple maintenant accompagnées de sensibilisation auprès des hommes ; il s'agit d'un premier pas important. Or, si certains argumenteront que la sensibilisation peut aider certains hommes à mieux comprendre et à les apaiser, la pression négative exercée sur eux provient généralement de l'environnement plus large (famille, communauté, société); la simple sensibilisation n'est ainsi pas suffisante, et la transformation doit s'étendre à l'ensemble de la communauté.

Le genre étant relationnel, transformer les contraintes et les rôles d'un genre spécifique (le rôle de la femme par exemple) nécessite des actions parallèles visant à transformer également l'autre (dans cet exemple, la masculinité). Les actions de promotion sociale et économique de la femme et de la jeune fille devraient donc s'interroger à savoir (i) si elles intègrent une compréhension fine et une transformation des conceptions de la féminité et de la masculinité et des conflits qui pourraient en émerger et (ii), le cas échéant, si des actions pourraient être incluses et/ou développées parallèlement visant spécifiquement à impliquer et à travailler auprès des hommes et garçons de tous âges sur une redéfinition ou une transformation de la masculinité ne reposant pas sur l'autorité ou la domination.



# INTRODUCTION

Le rapport issu de la recherche participative conduite par Interpeace et ses partenaires Indigo Côte d'Ivoire (Initiative de Dialogue et Recherche Action pour la Paix) et l'IMRAP (Institut Malien de Recherche Action pour la Paix) intitulé *Au-delà de l'idéologie et de l'appât de gain : trajectoires des jeunes vers les nouvelles formes de violence au Mali et en Côte d'Ivoire* a mis en avant comment la crise éducative d'une part, et la quête de sens, de réussite sociale et de nouveaux modèles d'autre part, expliquent les trajectoires de jeunes vers des groupes alternatifs de socialisation, lesquels peuvent mener vers l'utilisation de la violence.

Au cours des discussions et débats qui ont suivi sa dissémination, plusieurs questions ont porté sur l'aspect genre. Bien que certaines conclusions et pistes de réflexions sur ces questions puissent déjà être extraites du processus de recherche mené à l'époque, il n'en demeure pas moins que ce dernier a principalement porté sur les trajectoires des jeunes hommes vers les nouvelles formes de violence. Si les jeunes filles ne sont généralement pas parmi les pourvoyeurs actifs de violence, il est cependant important de mettre en lumière leur expérience dans ces trajectoires de violence pour comprendre leur degré d'implication et de participation. Il importe également de comprendre comment ces dynamiques sont vécues et influencent les trajectoires des jeunes filles ainsi que le rôle joué par l'éducation dans la construction de ces trajectoires et de leurs déterminants.

Dans cette optique, un processus de recherche complémentaire a été mené afin d'approfondir la compréhension développée dans le cadre de la recherche précédente autour de la question du genre. Si l'étude avait pour but initial d'analyser les dynamiques de genre dans les trajectoires vers les nouvelles formes de violence, elle a par ailleurs mis en exergue de nombreux enjeux autour des dynamiques de genre dans les modèles sociaux de réussite.

# MÉTHODOLOGIE

La présente étude, conduite avec le soutien financier du Fonds des Nations Unies pour l'Enfance (UNICEF), s'appuie sur le constat selon lequel, la recherche de la paix nécessite une approche globale, concertée et déterminée qui vise à traiter les causes profondes des conflits ou des problèmes, y compris dans leurs dimensions économiques, culturelles et sociales. La prise en compte de la dimension genre est également essentielle à la compréhension des dynamiques sociales : que ces dernières soient spécifiques aux questions liées à la masculinité et la féminité dans une société ou, de manière transversale, aux autres problématiques sociales. Pour le processus actuel, il s'agissait, à travers une analyse participative des itinéraires et du rôle des cadres d'éducation dans l'engagement des jeunes et adolescent(e)s dans les nouvelles formes de violence au Mali et en Côte d'Ivoire, de suggérer, outre les déterminants économiques et idéologiques, une perspective complémentaire privilégiant la complexité des dynamiques sociales autour de la violence comme éléments structurants. Cette étude complémentaire au rapport de recherche initiale – *Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain* –, s'appuyant sur un court processus de trois mois, vise à mettre en lumière la dimension genre dans cette problématique.

Au demeurant, définir la jeunesse reste un exercice difficile car variant selon les sociétés, les États et les institutions. Parmi les institutions internationales travaillant sur cette thématique, UNICEF définit la jeunesse comme la population âgée de 15-24 ans.<sup>7</sup> Toutefois, en Afrique de l'Ouest, cette catégorisation est interprétée au regard du contexte socioculturel dans lequel la jeunesse évolue. Ainsi, la définition de l'Union africaine considère comme jeunes les personnes âgées entre 15 et 35 ans.<sup>8</sup> Au regard de cette diversité conceptuelle, dans le cadre de cette étude, sera considérée comme jeune toute personne ayant moins de 35 ans.

---

<sup>7</sup> UNICEF (2011), « The State of the World's Children 2011 ».

<sup>8</sup> African Union (2006), « African Youth Charter ».

## Choix des localités (par ordre alphabétique)

Capitalisant sur le travail déjà effectué par Interpeace et ses partenaires Indigo Côte d'Ivoire et l'IMRAP dans ces deux pays, le choix des localités-cibles s'étend de la zone sahélienne dans la région de Gao au Mali, jusqu'à Abidjan dans les zones côtières de la Côte d'Ivoire. Cette approche transnationale présente plusieurs avantages : elle permet à la fois d'apprendre des liens et des singularités entre les différentes zones, mais également, par l'étude transversale des dynamiques en place, de relativiser le poids de certains facteurs locaux ou nationaux dont l'importance peut être déformée – poids des aspects religieux, ethniques, politiques, etc. Cette façon de faire a ainsi permis de déconstruire certaines idées reçues et de mettre à jour des dynamiques similaires et/ou transfrontalières. La compréhension des dynamiques se voit donc affinée et des recommandations préventives peuvent être formulées.

**Abobo :** Commune du District d'Abidjan de plus de 1 030 589 habitants<sup>9</sup>, Abobo est une cité dortoir qui s'est particulièrement illustrée par l'activisme violent d'une partie de sa population pendant les différentes crises socio-politiques en Côte d'Ivoire. Ne disposant pas de tissu industriel véritable, Abobo concentre un nombre important de jeunes en rupture de scolarité, peu qualifiés et majoritairement désœuvrés. Plusieurs de ces jeunes se retrouvent fortement attirés par la violence et se recomposent dans des groupes et milieux violents comme celui du transport artisanal des biens et des personnes. Descendants, pour nombre d'entre eux, de migrants sahéliens venus tenter l'aventure urbaine en Côte d'Ivoire pendant la période coloniale, nombre de ces jeunes ont eu partie liée avec la rébellion, surtout au moment de la bataille dite d'Abidjan<sup>10</sup>, en tant que supplétifs et forces combattantes associées aux forces armées des Forces nouvelles.

**Bouaké :** Seconde agglomération du pays, après Abidjan, Bouaké concentre une proportion importante de migrants burkinabés et maliens. Elle a été à la pointe de la propagation de l'Islam rigoriste wahhabite dans les années cinquante. Bien que située en pays akan<sup>11</sup>, dans le centre de la Côte d'Ivoire, elle est fortement islamisée. Réputée pour le cosmopolitisme de son islam, on la dit compter quelques 900 mosquées pour une population globale de quelques 542 000 individus<sup>12</sup>. Bouaké a vu converger vers elle, le temps de la crise militaro-politique de 2002, un nombre important de jeunes recrues, enrôlées de gré ou de force en provenance d'Abidjan ou de la sous-région pour rejoindre les rangs la rébellion armée qui a coupé le pays en deux une décennie durant.

**Gao :** La région de Gao, tout comme sa capitale éponyme, a été l'un des epicentres principaux des tensions et de la violence dans le Sahel depuis la crise qu'a connue le Mali en 2012. La région, peuplée de 85 000 habitants, s'est

---

9 Recensement général de la population et de l'habitat (2014), INS-SODE.

10 Épilogue sanglant de la crise post-électorale de 2011 en Côte d'Ivoire, la bataille dite d'Abidjan renvoie à la descente sur la ville des forces pro-Ouattara à partir des positions tenues par celles-ci dans le Nord et l'Ouest du pays. Lancée à la fin mai 2011, cette offensive se conclura par l'arrestation de l'ex-Chef d'État Laurent Gbagbo dans le palais présidentiel, après plusieurs jours de combats violents ayant paralysé la capitale économique.

11 L'un des groupes ethniques composant le paysage sociologique ivoirien, à majorité chrétienne.

12 Recensement général de la population et de l'habitat, *op.cit.*

vue successivement occupée par des groupes armés séparatistes, puis par les groupes dits « djihadistes ». Soumis aux mêmes pressions matérielles et conjoncturelles, les jeunes de Gao ont pourtant suivi des trajectoires diversifiées : certains joignant les forces rebelles, d'autres les groupes dits « djihadistes » comme le MUJAO<sup>13</sup> ou Ansar Dine, d'autres encore créant des groupes de résistance civique ou d'auto-défense, s'engageant dans des milices progouvernementales, se réfugiant dans les pays voisins, ou encore tentant de continuer leurs activités en s'adaptant tant bien que mal à une nouvelle réalité.

**Sikasso :** La région de Sikasso, frontalière avec la Côte d'Ivoire, a connu dans les années 1990 des épisodes de tensions sociales liées à la compétition entre courants au sein de l'islam, et notamment certains courants wahhabites.<sup>14</sup> Plus récemment, en 2015, une attaque armée menée contre des forces de l'ordre ont fait craindre l'installation dans la zone de groupes armés et, par extension, de l'insécurité de part et d'autre de la frontière<sup>15</sup>.

## L'approche de Recherche Action Participative

L'approche insufflée par Interpeace et implémentée par ses partenaires locaux Indigo en Côte d'Ivoire et l'IMRAP au Mali est basée sur la Recherche Action Participative (RAP). Celle-ci part de l'idée que les solutions aux défis auxquels les sociétés post-confliktuelles sont confrontées doivent être élaborées, décidées et détenues par ces dernières, afin de pouvoir apporter des remèdes efficaces et durables. Cette approche s'appuie sur un processus prenant en compte les avis de toutes les couches de la société, de la base au sommet. Ce faisant, le processus contribue à encourager une culture du dialogue et à améliorer les relations parmi des groupes parfois antagonistes, par le biais de rencontres répétées et structurées et d'une analyse conjointe des défis et des solutions à apporter. À terme, sa mise en œuvre permet aux acteurs confrontés à une situation, de dégager eux-mêmes, une analyse partagée et soutenue par tous, pouvant servir de base à la recherche participative de solutions consensuelles aux problèmes, en promouvant une inclusion quasi-systématique et une participation constructive des parties prenantes. De cette manière, les distances horizontales (entre les groupes sociopolitiques) et verticales (entre la population, les autorités locales et nationales) se réduisent.

Les questions posées au cours des focus groupes et entretiens individuels sont demeurées ouvertes de manière à comprendre les dynamiques de genre liées aux nouvelles formes de violence et à éviter de suggérer une réponse attendue. Cette approche permet de mieux évaluer l'importance portée à certains problèmes, les participants étant libres de guider la discussion autour des dimensions qui les préoccupent particulièrement.

Cette étude se veut avant tout qualitative et entend utiliser les résultats des consultations et les recommandations qui en découlent comme un instrument de réflexion prospective et d'aide à la définition et à la mise en œuvre d'actions concrètes. Les idées reprises dans le présent document doivent être comprises comme émanant de groupes construits au nom de la diversité et de la représentativité.

---

<sup>13</sup> Mouvement pour l'Unité et le Jihad en Afrique de l'Ouest.

<sup>14</sup> INTERPEACE, IMRAP (2015), « Autoportrait du Mali, les obstacles à la paix », UE et Danemark.

<sup>15</sup> Le 9 juin 2015, la localité de Misséni, dans la région de Sikasso au Mali, a été la cible de la première attaque de groupes armés dans cette région frontalière avec la Côte d'Ivoire, attribuée par les autorités aux « djihadistes ».

## **Le recours à l'outil audiovisuel**

L'audiovisuel, largement utilisé comme complément à la recherche, fait partie intégrante de la méthodologie de travail d'Interpeace et ses partenaires Indigo Côte d'Ivoire et l'IMRAP. De ce fait, l'ensemble des activités, à savoir les groupes focaux de discussion et entretiens individuels, réalisées dans le cadre de cette étude ont été enregistrées par vidéo afin de produire une série de capsules vidéos qui accompagne ce rapport de recherche. L'utilisation de l'outil audiovisuel permet d'assurer l'authenticité des propos rapportés en gardant fidèlement les points de vue exprimés pendant les débats et de capturer l'ambiance dans laquelle les dialogues se sont déroulés. Il est particulièrement convaincant pour la restitution des résultats aux autorités ainsi qu'à des audiences non-alphabétisées et sert de support illustratif pour faire parvenir des éléments qui sont difficiles voire impossibles à capter dans un rapport écrit. C'est en effet un outil qui permet virtuellement de faire s'écouter et de créer des ponts entre des groupes sociaux qui normalement ne se rencontrent et/ou ne dialoguent pas du fait de distances géographiques, ethniques, culturelles, générationnelles, voir psychologiques. Ainsi, par la diffusion de clips vidéo synthétisant les séances de dialogue à travers les différentes localités, les perceptions, recommandations et conditions du dialogue ont pu être transmises entre et au sein des différentes communautés ciblées dans le cadre de cette étude.

## **Une approche séquentielle gage d'une nécessaire appropriation**

Concrètement, cette étude a été menée suivant deux phases séquentielles distinctes nécessaires pour créer un climat de dialogue sécurisé et ouvert et assurer l'implication de personnes légitimes, prêtes à s'asseoir pour dialoguer de manière constructive et en confiance :

### **(i) Des consultations dans les localités cibles**

Sur une période de trois mois allant de juillet à septembre 2017, les équipes de chercheurs-facilitateurs d'Indigo en Côte d'Ivoire et de l'IMRAP au Mali ont conduit des consultations dans les localités ivoiriennes d'Abobo et Bouaké, et celles de Sikasso, Gao et Bamako pour ce qui est du Mali. Ce processus aura engagé 369 personnes de part et d'autre des frontières, dont 170 sur le territoire ivoirien et 199 en terre malienne, à travers des groupes de dialogue (focus groupes) et des entretiens individuels. Au total, 24 focus groupes ont été organisés : 14 focus groupes menés dans les localités d'Abobo et de Bouaké par l'équipe d'Indigo Côte d'Ivoire ; et 10 focus groupes à Bamako, Sikasso, et Gao à l'actif de l'équipe malienne.

Les groupes focaux de discussion ont été composés afin d'assurer l'inclusivité et la diversité des participants, en fonction de leur appartenance au même secteur d'activité, à une même communauté ethnique, aux mêmes groupements ou associations. Vu la focalisation spécifique de l'étude autour des dynamiques liées au genre chez les jeunes, une place encore plus prépondérante a été faite aux femmes, aux jeunes, et aux jeunes filles. Ainsi, les jeunes ont compté pour 56% des participants (56% de moins de 35 ans, dont 35% du total des participants ayant moins de 25 ans) et les femmes pour 59% du

total. De ces 59%, 56% avaient moins de 35 ans, et 26% de moins de 25.<sup>16</sup> Une attention particulière a également été portée à inclure des leaders communautaires, ou encore à certaines communautés fortement stigmatisées ou associées à des groupes porteurs de violence, afin d'assurer leur active participation. Les jeunes engagés dans diverses formes de violence ont également constitué un groupe sensible, nécessitant l'établissement préalable d'un fort degré de confiance. En outre, dans le souci d'avoir une vue la plus large possible des dynamiques à l'œuvre dans chacune des localités concernées, les équipes ont veillé à y retrouver l'hétérogénéité et toutes les composantes sociologiques de ces localités.

Dans le but d'assurer une participation active d'un grand nombre de personnes clés, des entretiens individuels ont également été organisés avec ceux qui n'étaient pas disponibles pour participer aux groupes de discussion, ou qui refusaient le cadre collectif de l'échange, mais dont l'absence dans le processus aurait pu biaiser les résultats. Ainsi, 21 entretiens individuels ont été conduits en Côte d'Ivoire et 24 au Mali (11 auprès des femmes).

Les données empiriques recueillies auprès des participants aux consultations ont été complétées et enrichies par une recherche théorique et documentaire réalisée par les équipes de chercheurs-facilitateurs d'Indigo Côte d'Ivoire, de l'IMRAP et d'Interpeace afin d'apporter un éclairage supplémentaire et d'enrichir la compréhension des enjeux qui émergent.

## **(ii) Des restitutions dans les différentes localités**

A la suite de la première phase de consultations et du traitement des informations, les résultats préliminaires ont été soumis à validation à des représentants des parties prenantes antérieurement consultés. Au total, 4 ateliers de restitution, à savoir 2 pour la Côte d'Ivoire (Abobo et Bouaké, 55% de femmes) et 2 autres pour le Mali (Gao et Sikasso, 56% de femmes) ont été organisés dans le cadre de cette étude pour un total de 80 participants (respectivement 24, 17, 20 et 19 participants spécifiquement identifiés).

L'objectif des ateliers de restitution était de construire autour des résultats de l'étude un premier niveau de consensus en termes de compréhension partagée. Il s'agissait de vérifier que les données recueillies et analysées reflètent bien les discussions et de permettre aux participants d'apporter les nuances nécessaires, de recueillir des éléments de diagnostic additionnels et d'approfondir l'analyse participative.

L'autre enjeu de ces restitutions était d'offrir un espace de confrontation et de concertation apaisé à des populations de la même localité qui, pour certains n'avaient pas eu l'opportunité de se parler et de discuter lors de la première phase des consultations dans leur localité. De cet exercice de validation, des éléments de compléments et de remise en cause, parfois forte mais empreinte de courtoisie, ont permis de donner du relief à certains arguments développés par les populations elles-mêmes en termes de perceptions de l'engagement des jeunes et adolescent(e)s dans les nouvelles formes de violence.

---

<sup>16</sup> Pour les statistiques détaillées liées à la représentation des femmes, voir Annexes

## L'analyse systémique

Pour approfondir l'analyse des données issues des consultations, l'équipe de chercheurs a utilisé l'approche de pensée systémique.

L'analyse systémique veut dépasser la logique simpliste de cause à effet et de linéarité comme suggérée par certains types d'analyse, tel que l'arbre à problème par exemple. Elle suggère de rendre plus explicite la complexité des dynamiques qui structurent un phénomène donné. Au lieu de se focaliser sur quelques causes profondes, il s'agit d'identifier les dynamiques structurantes qui relient toutes ces causes, ou facteurs. Ces dynamiques structurantes représentent donc des séquences des connections causales entre plusieurs facteurs. Pour y arriver, les chercheurs identifient les principaux facteurs qui influencent un phénomène (« causes et effets » dans une analyse classique) pour ensuite identifier les interactions et interdépendances entre eux. Enfin, les chercheurs se posent la question de savoir si certaines séquences/groupes de facteurs influencent le système au sens large, au-delà des simples facteurs : autrement dit, des dynamiques structurantes. Certaines de ces dynamiques structurantes seront présentées dans ce rapport.

### **Nouvelles formes de violence – éléments conceptuels**

Dans l'analyse des phénomènes de violence récents auxquels est confronté l'espace sahélo-sahélien, l'attention internationale a jusqu'à présent été largement forgée par les paradigmes de « radicalisation » et « d'extrémisme violent ». Néanmoins, il s'opère présentement une prise de conscience progressive que ces cadres d'analyse simplifient des réalités éminemment complexes. Les notions de « radicalisation » et « d'extrémisme » sont fondamentalement exclusives. Basées sur un ensemble d'analyses menées par des spécialistes externes aux sociétés et communautés touchées par ces phénomènes, elles placent les individus et les groupes identifiés en position de « radicaux » en marge de la société. Ces cadres créent et/ou renforcent ainsi des réalités d'exclusion et doivent donc être utilisés avec prudence. Mais surtout, toute analyse de ces phénomènes qui n'intègre pas les points de vue de ceux qui sont exclus par les approches traditionnelles – parce que « radicaux » ou parce qu'ils partagent leur quotidien avec ces derniers – ne peut être qu'incomplète. Fondée sur une compréhension limitée du phénomène et de ces dynamiques, les réponses voient alors leurs chances de succès et d'impact considérablement entravées.

En effet, les populations et les individus engagés dans ces diverses formes de violence, lorsqu'accompagnés, ont la capacité d'être réflexifs sur leurs réalités et/ou de co-construire une compréhension commune sur le rôle social de la violence dans leur société. Une telle approche nécessite cependant de se défaire au préalable de ses à priori et des limites et biais induits par les cadres conceptuels externes.

C'est pourquoi la notion volontairement libre de balises de « nouvelles formes de violence » a été mise de l'avant, permettant aux populations d'y insérer le contenu faisant sens pour elles, en fonction de leurs réalités et des risques de violence auxquels elles sont confrontées.



## **Avertissement**

En ouvrant une étude s'attardant sur le genre et la violence, certains lecteurs s'attendent à ce qu'une attention forte soit portée sur les violences basées sur le genre (VBG). Il en sera pourtant peu question ici où le focus porte sur la compréhension des rôles de genre dans les trajectoires de violence. Bien que les mots « violence » et « genre » figurent dans l'intitulé, cette étude n'a jamais eu pour objet de se focaliser sur phénomène, certes important. Des instances de VBG ont été mentionnées par moment lors des discussions ou des entretiens, et des exemples seront évoqués dans ce rapport. Mais il ne serait pas rigoureux de tenter ici d'en tirer des conclusions généralisables.

Par ailleurs, des études participatives plus approfondies et, nécessairement, de plus longues durées, pourraient permettre de cerner d'avantage l'engagement ou l'enrôlement des filles mineures dans certains groupes armés. Certains cas instructifs ont été traités au cours de cette étude, mais la taille de l'échantillon ne permet en effet pas, dans ces cas précis, de généraliser les conclusions.

# RÔLES DE GENRE ET NOUVELLES FORMES DE VIOLENCE

1

# I. RÔLES DE GENRE ET NOUVELLES FORMES DE VIOLENCE

La précédente étude menée en partenariat entre Interpeace et UNICEF sur l'engagement vers les nouvelles formes de violence portait principalement sur les trajectoires des jeunes vers la violence et le rôle de l'éducation (comprise dans son sens large) dans la structuration de ces dernières. La présente étude vise, quant à elle, à explorer plus en avant les dynamiques liées au genre influençant ces trajectoires. Existe-t-il, dans les façons de socialiser les jeunes garçons et les jeunes filles, dans les attentes et les codes sociaux qui leurs sont transmis, des facteurs influençant le risque de les voir se diriger vers la violence? Quelle influence y joue la construction de la masculinité et de la féminité? Quel rôle jouent les mères dans la trajectoire éventuelle de leurs enfants vers la violence? Les jeunes filles participent-elles, au même titre que les garçons, directement ou indirectement dans ces nouvelles formes de violence?

Cette étude s'attardera donc aux éléments sexospécifiques des dynamiques sociales structurantes pouvant expliquer l'engagement des jeunes, garçons ou filles, dans les nouvelles formes de violence.

## 1. Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain : des trajectoires expliquées par une quête de réussite sociale et de valorisation (Rappels et parallèles)

L'engagement dans la violence n'est pas le fruit d'un déterminisme social ou psychologique,<sup>17</sup> mais d'un processus d'interactions sociales.<sup>18</sup> Le choix d'un individu d'intégrer un groupe violent peut être influencé par son environnement sociopolitique ; il s'agit d'une forme de processus de socialisation.<sup>19</sup> Ainsi, s'il est vain de tenter de définir un portrait psychologique-type de l'individu à risque de basculer vers l'engagement violent, en revanche, on peut comprendre ce qui structure le champ des possibilités, ce qui définit les choix qui s'offrent à ces jeunes, et le rôle de l'éducation et des logiques de groupes dans ce processus.

En s'attardant sur les différents espaces de socialisation<sup>20</sup> (ou d'éducation au sens large) – famille, école, groupes d'amis, rue, communauté, groupes alternatifs – qui structurent les trajectoires des jeunes en Côte d'Ivoire et au Mali, la précédente étude a mis à jour diverses dynamiques sociales permettant de mieux cerner le choix de la violence par certains

17 Pour un résumé des limites de ce type d'approche, voir INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*, p.16.

18 Voir par exemple De la CORTE, L. (2007), « Explaining Terrorism: A Psychosocial Approach », *Perspectives on Terrorism*.

19 COOLSAET, R. (2016), « All Radicalisation is Local: The genesis and drawbacks of an elusive concept », *Egmont Paper 84*, Royal Institute for International Relations, p.29.

20 Espace ou cadres à travers lesquels les normes sociales, pratiques et comportementales sont inculquées à l'enfant par la société.

jeunes. Trois d'entre elles apparaissent essentielles afin de comprendre les dynamiques spécifiques liées au genre étudiées par la présente recherche participative : la crise éducative et la faillite progressive des modèles classiques de réussite; le besoin de réussite et de valorisation sociale poussant ces jeunes à rejoindre des « groupes alternatifs de socialisation »; et le développement, dans certains milieux, de ce qui pourrait être qualifié de « cultures de la violence ».

## 1.1 Crise éducative et faillite progressive des modèles classiques de réussite

L'un des fondements aux dynamiques relevées tenant particulièrement à cœur aux populations consultées – au cours de la précédente recherche comme de l'actuelle – est la profonde crise éducative touchant la famille, la communauté et l'école. Ainsi, dans beaucoup de cas, les modèles « traditionnels » promus au sein de la communauté ont perdu en légitimité, alors que les aînés sociaux ne constituent plus, aux dires de plusieurs, des modèles pour la jeunesse. De l'autre côté, la fonction de l'école en tant qu'ascenseur social semble en panne : elle n'arrive plus à transmettre l'apprentissage des compétences de base, et sa perte de crédibilité ne permet plus à l'éducation de structurer des imaginaires de réussite dans lesquels les jeunes arrivent à se projeter.<sup>21</sup> Ces jeunes iront donc chercher ces réponses, ces modèles, par de voies alternatives, lesquelles peuvent, dans certains cas, mener à la violence.

Dans le cas des jeunes filles, ce blocage des voies vers la réussite, bien qu'il soit réel, semble pour l'instant quelque peu tempéré. D'une part, le modèle traditionnel de la réussite féminine, lequel se limitait généralement au mariage et au fait de fonder une famille, demeure assez prégnant – et ce, même chez la majorité des filles et femmes rencontrées se réclamant d'une vision plus émancipée de leur place dans la société (voir chapitre 2, section 2). D'autre part, face à ce modèle traditionnel plutôt homogène, la multiplication relativement récente

des avenues possibles et leur valorisation croissante par la société pourrait expliquer un divorce moins drastique à l'heure actuelle avec les modèles promus par l'éducation formelle et informelle (voir chapitre 3, section 2). Il n'en demeure pas moins que la crise du modèle éducatif reste une question épineuse, et qu'un nombre important de jeunes filles ne s'y reconnaissent pas, ou encore vivent complètement à sa marge.

## 1.2 Une quête de sens – des cadres alternatifs de socialisation porteurs de nouveaux imaginaires de réussite

L'un des points centraux quant à la compréhension des trajectoires des jeunes vers les nouvelles formes de violence relève des motivations derrière leur engagement : il s'agit non-pas d'une intention négative, ou de la recherche de la violence, ou du simple appât économique. Ces jeunes recherchent d'abord et avant tout à trouver leur place dans leur société, à être valorisés socialement.

Comme nous venons de le résumer, les cadres classiques de socialisation n'arrivent plus à générer avec les jeunes une relation d'autorité, mais aussi et surtout de confiance, pour leur transmettre des valeurs positives pouvant aider à structurer chez eux des modèles de comportements acceptables pour la société. De fait, en plus de ce que les modèles de réussite qu'ils promeuvent ne suscitent plus l'adhésion, la légitimité de ces cadres – famille, communauté, école – est progressivement remise en question. Face à cette incapacité des cadres classiques à générer de l'autorité et de la confiance, les jeunes chercheront leurs réponses ailleurs. Ils se tournent alors vers d'autres groupes afin de se recomposer des modèles et des imaginaires de réussite alternatifs ; d'autres espaces au sein desquels se construire socialement.<sup>22</sup>

Lorsque le jeune rejoint ces groupes de socialisation dits « alternatifs », il se construit un nouveau modèle

21 Voir « CHAPITRE 1 | À l'origine, une crise de capacité et de légitimité des cadres « traditionnels » d'éducation/socialisation de l'individu à générer du contrôle social », dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*, pp.23-32.

22 Voir « CHAPITRE 2 | La quête de cadres alternatifs de socialisation : entre résilience positive et repli sectaire violent », dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*, pp.35-44.

d'appartenance. Ainsi, ces groupes peuvent constituer une forme de réponse résiliente face à l'incapacité de la société à générer des réponses à certains besoins de ces jeunes – modèles de réussite, reconnaissance, sentiment d'appartenance, valorisation. En revanche, l'élément fort d'identification peut parfois, lorsqu'il s'opère à l'encontre de l'appartenance à la société majoritaire, générer une construction victimaire – partiellement justifiée ou non – entraînant une forme de désaffiliation sociale, voire mener à une justification du recours à la violence. Ainsi, même au sein des groupes partageant une idéologie considérée comme extrême, le risque réel de violence ne provient pas tellement de l'idéologie elle-même, que de la rupture du groupe avec la société, laquelle peut par la suite ouvrir la voie vers la violence.<sup>23</sup>

Ce type de dynamiques s'observe également chez les jeunes filles. Dans le cas des filles engagées dans les groupes violents, les trajectoires sont même souvent presque en tout point comparables à celles de leurs camarades masculins (voir section 2.2.1 du présent chapitre). Néanmoins, comme nous le verrons plus en détails un peu plus loin dans ce rapport, certaines trajectoires féminines vers ces groupes sont cependant structurées par les contraintes liées au genre dans leur contexte respectif (voir chapitre 4, section 2.2).

### **1.3 Le développement de « cultures de violence » – et le rôle de la masculinité**

Une section de l'étude sur les nouvelles formes de violence s'attardait à la manière dont une « culture de violence » peut naître progressivement au sein de groupes dits « alternatifs », par la création d'un sentiment de victimisation et de menace, ou alors parce que la violence est un élément constitutif du groupe lui-même (comme dans le cas des jeunes violents opérant en bande organisée dits « microbes » à Abidjan).<sup>24</sup> Une autre section, en revanche, s'attardait

d'avantage à la façon dont l'environnement immédiat du jeune – notamment la famille et la communauté, certaines écoles coraniques ou encore la rue – pouvait construire progressivement cette « culture de la violence ». En d'autres termes, la famille ou la communauté construit, volontairement ou non, une culture au sein de laquelle l'utilisation de la violence devient légitimée.

La pression forte imposée par certains parents afin que leurs enfants contribuent économiquement pouvait, dans certains cas de figure, expliquer cette légitimation de l'utilisation de la violence pour rapporter l'argent nécessaire au foyer.<sup>25</sup> Ce type de dynamiques a été exploré plus en profondeur dans le cadre de la présente recherche participative, notamment à travers une perspective genrée (voir chapitre 4, section 2).

Enfin, il était démontré, à travers l'exemple de communautés maliennes, comment la construction de la masculinité pouvait prédisposer à une possible utilisation de la violence par certains de ces jeunes. Non-pas que ces communautés soient elles-mêmes intrinsèquement ou culturellement violentes ; mais des pratiques et composantes de la masculinité données, promues en leur sein, peuvent induire certains jeunes, à un moment de leur vie ou dans un contexte donné, à considérer la violence comme une voie légitime, voire gratifiante, de parvenir à leurs fins.<sup>26</sup> Si d'autres illustrations de ce type ont été recensées dans le cadre de la présente étude (voir section 2.2.1 du présent chapitre), c'est encore davantage autour d'autres composantes moins controversées de la masculinité que les débats ont tournés. Ainsi, nous verrons comment la construction de 'ce qu'est' et 'ce que doit être' un homme – la masculinité – peut contribuer à exacerber le risque du recours à la violence – et ce même lorsque les caractéristiques en question ne sont en aucun cas elles-mêmes violentes (voir chapitre 4, section 3). L'étude a également révélée comment certaines jeunes filles renforcent ces composantes de la

23 Voir « CHAPITRE 2 | La quête de cadres alternatifs de socialisation : entre résilience positive et repli sectaire violent », dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*, pp.40-44.

24 Voir « section 2.2.2 | Quand l'identification au groupe conduit à de la désaffiliation sociale et à un engagement dans des trajectoires de violence », dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*, pp.40-43.

25 Voir « section 3.1.1. De la famille aux groupes producteurs de violence : le passage en ligne directe », dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*, pp.48-50.

26 *Ibid.*, p.50

masculinité liées à la violence chez leurs homologues masculins et l'instrumentalise afin d'arriver à leurs fins (voir 2.1.2 du présent chapitre).

## 2. Et les filles dans tout ça? Une perspective de genre sur l'engagement dans la violence

Si l'analyse du genre révèle les composantes spécifiques liées au fait d'être garçon ou fille, femme ou homme, ces composantes ne devraient pas être comprises en isolation; il est également essentiel de comprendre comment les genres se façonnent également par leurs interactions, se renforcent par les attentes que leur renvoie le genre opposé.

Ainsi, il ne fait aucun doute que les garçons sont davantage impliqués en tant qu'acteurs directs de la violence, ne serait-ce qu'en termes d'effectifs. L'écart numérique est tel qu'il ne peut simplement être le fruit du hasard. Il est dès lors difficilement concevable qu'il n'y ait aucun lien entre le genre et la propension à s'engager dans la violence. Si bien que le postulat de base partagé par la quasi-totalité des participants au processus de recherche participative est que tout cela va de soi, qu'il s'agit de quelque chose que l'on pourrait considérer comme « naturel ». Telles que mentionnées précédemment, les composantes de la masculinité et les attentes sociales qui l'entourent sont construites socialement, et ne sont donc ainsi pas naturelles. Elles sont plutôt le résultat de processus de socialisation et de constructions culturelles. Sans prétendre épuiser la question, nous reviendrons plus loin dans ce rapport sur les questions de masculinité et de violence (voir section 2.1.1 du présent chapitre ; et chapitre 4, section 3), en addition aux dynamiques relevées dans le rapport précédent.<sup>27</sup> Cette section s'attardera quant à elle à l'une des questions centrales de la présente recherche : quel rôle sexo-spécifique pour la jeune fille dans les nouvelles formes de violence? Nous verrons que ces rôles sont divers, et peuvent aller de l'implication directe comme pourvoyeuse de violence, à des rôles plus indirects.

## 2.1 Jeunes filles, actrices indirectes de la violence

Contrairement à leurs homologues masculins, lorsqu'il est question de la jeune fille et de son rôle dans les nouvelles formes de violence, c'est plus spontanément à des rôles indirects que les participants à l'étude font référence. Notamment par l'image que les jeunes filles renvoient aux garçons d'eux-mêmes et par les attentes qu'elles formulent, directement ou indirectement, à la gente masculine, elles contribuent de manière importante à valoriser et attiser certaines composantes plus « toxiques » de la masculinité.

À Abidjan et Bouaké, par exemple, mais également à Bamako, les jeunes participant à cette étude ont relevé l'importance grandissante pour le jeune homme de disposer de moyens financiers pour pouvoir répondre aux besoins de la jeune fille auquel ce dernier prétend.

### 2.1.1 Masculinité et violence, entre capital économique et social

La section suivante décrit comment la pression sociale qui pèse sur les jeunes garçons, provenant notamment de leurs homologues féminines, mais pas uniquement, les pousse à devoir « devenir quelqu'un » à travers la constitution d'un capital économique (voir section 2.1.2). Cet « argent facile » tant prisé se trouvera pour certains par des moyens illégaux (trafic plus ou moins licites, « broutage »<sup>28</sup>, vols, etc.), voire par la violence (braquages, prestations de services en tant qu'agents violents pour des syndicats de transport, des partis politiques, des syndicats étudiants, etc.).<sup>29</sup>

Mais il serait erroné de circonscrire cette dynamique à une question financière. En effet, d'autres exemples similaires démontrent que si l'argent a certes une importance indéniable, c'est avant tout parce qu'il est un moyen par lequel il est possible de se construire une position sociale. Un exemple probant peut être trouvé chez différentes communautés sahéliennes. Chez certains touareg, par exemple, le statut et le

27 INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*

28 Cyber-arnaqueurs, particulièrement présents à Abidjan.

29 Voir « CHAPITRE 3 | Professionnalisation du potentiel de production de violence des jeunes : entre démarchage opportuniste, réseautage et quête de terrain de prestation », dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*, pp.51-55; voir également : INTERPEACE et INDIGO (2015), « Obstacles à la cohésion sociale et dynamiques de violence impliquant les jeunes dans l'espace urbain : les voix des populations des communes d'Abobo, Treichville et Yopougon dans le district d'Abidjan ».

« capital social » sont des éléments déterminants pour un jeune homme. Certaines mères refuseront que leur fille n'épouse un jeune homme n'ayant pas « *fait ses preuves* » – que ce soit par la voie traditionnelle, par la participation aux combats ou aux rébellions, ou par « l'aventure »<sup>30</sup>. Certaines refusent même parfois qu'un jeune homme qui ne correspond pas aux normes sociales liées à la masculinité ne rencontrent simplement leur fille.<sup>31</sup> Socialement, les femmes entretiennent la glorification du courage et de l'aventure, entretenant cette pression sur leurs confrères masculins : « ... *elles ont initié des poèmes pour les braves combattants afin de leur donner le courage dans les combats pour laver l'affront subi par la famille* ». <sup>32</sup>

Chez certaines factions touareg, l'un de ces passages clés dans la vie du garçon au cours desquels il doit faire ses marques est la lutte (Tezalt)<sup>33</sup> au cours d'une cérémonie au cours de laquelle il devra combattre, à mains nues, ses camarades de la même tranche d'âge. La cérémonie a généralement lieu à l'improviste, et les jeunes sont amenés à l'extérieur du campement ou de la cité :

*« La tradition de la cérémonie du garçon n'est pas en lui donnait le turban gratuitement. C'est plutôt des choses comme les combats qu'on organise entre les jeunes garçons. Ils se confrontent, [et] celui qui bat son adversaire à trois reprises, c'est celui qui est considéré comme homme et guerrier après le combat ».*<sup>34</sup>

Celui qui arrivera à se démarquer obtiendra ainsi un statut enviable au sein de la communauté, en devenant l'un de ses défenseurs, recevant des cadeaux de la part de la famille élargie, et même dans certains cas de la part d'autres villages ou factions. Cette position et cette réputation, plus que l'argent, lui permettra de devenir quelqu'un, et notamment de trouver une femme de son choix.

Entre cette violence plus contrôlée et celle utilisée par certains groupes armés, il y a certes d'importantes

différences. Néanmoins, cette préparation, pendant son enfance, du jeune garçon à devoir utiliser la violence pour réussir peut, dans une certaine mesure, le prédisposer à considérer comme légitime l'usage de la violence pour arriver à ses fins, notamment pour défendre son honneur, sa dignité et/ou son campement (à savoir les personnes qui y vivent et leurs biens). Par ailleurs, la glorification du courage de ceux ayant pris part aux combats exacerbe cette pression voulant qu'un homme doit se prouver par sa bravoure – laquelle peut se manifester à travers certaines formes de violence.

Les attentes sociales concernant les rôles masculins et la violence varient en fonction des contextes, et du lieu de résidence en milieu urbain ou rural. En ville en effet, il semble que ces attentes soient de plus en plus centralisées autour de l'aspect monétaire, alors que perdue en milieu rural des attentes plus « traditionnelles », basées sur des valeurs, voire certains éléments mystiques. Le même type de transformation s'observe cependant également en milieu rural, où l'argent gagne de plus en plus en importance. Mais, encore une fois, l'argent n'est presque jamais, dans ces dynamiques, la fin en soi : il est le moyen par lequel l'on peut se construire un capital social.

## 2.1.2 Féminité : entre multi-appartenance et violence dans l'espace urbain

Dans de nombreuses aires ethnoculturelles ouest-africaine, notamment chez les Mandéka et autres groupes apparentés couvrant des pays comme la Côte d'Ivoire et le Mali, la construction et la valorisation de soi de l'individu dans le collectif, passe, pour une bonne part, par l'affiliation et la fréquentation de groupes d'âge. Élément fondamental dans la structuration de la « personnalité sociale » du jeune homme et de la jeune fille, ces groupes d'âge avaient une triple fonction dans les sociétés précoloniales :

- une fonction économique en termes de collectif

30 Chez les communautés sahéliennes, lorsque quelqu'un homme, que ce soit vers l'Algérie, l'Europe pour trouver du travail, ou à une époque vers la Lybie pour rejoindre les légions de Kadhafi, à son retour, on dit de lui qu'il a « fait l'aventure ».

31 Diplomate sahélien, entretien individuel, Abidjan, 14 juin 2017

32 M.M, notabilité du camp de M'berra, entretien individuel, camp de M'berra, Mauritanie, 5 octobre 2017

33 Le *Tezalt* est la lutte traditionnelle chez les touareg

34 A.W.A., entretien individuel, Gao, 6 août 2017



de travail mutualisant les forces productives pour rationaliser leur contribution à l'économie villageoise à travers une répartition du travail sur base sexuelle et de l'âge entre les différentes composantes de la société ;

- une fonction politique en lien avec une structuration de l'espace sociopolitique et l'organisation de la prise de décision entre d'un côté les cadets, et de l'autre, les aînés sociaux ;
- une fonction socio-éducative en lien avec le besoin d'identification et de socialisation du jeune depuis l'enfance jusqu'au troisième âge, en passant par l'âge adulte.

Avec les dynamiques migratoires entre les pays de la sous-région et à l'intérieur même des pays, au départ des zones rurales vers les agglomérations urbaines, ces groupes d'âge semblent s'être graduellement transposés et recomposés dans le cœur de centres urbains comme Bamako, Abidjan ou Bouaké. Aussi bien pour les hommes que pour les femmes, ces groupes n'unissent plus exclusivement des natifs d'un même terroir. Ils s'ouvrent à des populations dont les origines villageoises sont différentes, lorsque ceux-ci ont migré de leur campagne vers les villes. Pour les natifs de la ville, il s'agit de regrouper des personnes de la même génération. Il convient cependant de mentionner que le principal dénominateur commun de ces groupes, aussi bien en Côte d'Ivoire qu'au Mali semble être que leur base ethnoculturelle se superpose à l'aire malinké ou mandingue et qu'elle concerne prioritairement les populations qui en sont issues ou qui lui sont proches, comme les Gur ivoiriens.

Bien plus en ville qu'au village, les groupes d'âge – ou *ton* – sont devenus des espaces fédérateurs d'identité, en plus d'être des cadres de sociabilité, de réjouissance et de solidarité. Pour ce faire, l'une des pratiques désormais communes à ces groupes d'âge, aussi bien en Côte d'Ivoire qu'au Mali, se trouve être la levée régulière de cotisations à montants plus ou moins fixes dont la totalité ou presque est reversée à tour de rôle à l'un des membres. Au-delà de cette épargne informelle localement appelée *tontine*, ces groupes organisent, au cas par cas, des levées de fonds pour assister certains de leurs membres dans la détresse ou,

à des périodes précises, des fêtes pour consolider, par le chant et la danse leur amitié et prouver aux groupes d'âge concurrents leur solidité et leur puissance. Ainsi, c'est donc le plus souvent à qui invitera la cantatrice mandingue ou le groupe de *sympa* les plus en vue du moment ou quel groupe est capable de parer ses membres des bazins les plus riches ou de l'uniforme le plus remarquable.

Clairement, pour les jeunes filles, appartenir à ces groupes est créateur d'identité et de filet de sécurité par affiliation, dans un espace urbain de plus en plus individualisé et dans lequel les formes traditionnelles de solidarité ont tendance à se diluer. Il n'est donc pas rare que de nombreuses jeunes filles multiplient les groupes d'appartenance pour espérer bénéficier d'un éventail plus large de réseau de camaraderie et d'assistance. Seulement, pour ces dernières, cette appartenance multiple « intéressée » a un coût. Devoir payer ses contributions financières aux différents groupes, se confectionner régulièrement des uniformes pour les différentes occasions festives ou « sorties » induit qu'elles puissent mobiliser beaucoup plus de ressources, avant d'espérer tout retour sur investissement.

Pour certaines de celles de ces jeunes filles procédant de la sorte dont les activités économiques formelles ou informelles ne suffisent pas à couvrir la dépense, l'alternative à laquelle elles ont le plus souvent recours est la pression sur le conjoint ou la contraction de partenaires multiples, ce ou ces derniers étant régulièrement mis à contribution sur le plan financier. A Abobo, Bouaké ou Bamako, les opportunités économiques étant majoritairement structurées autour de l'informel, nombre de jeunes filles préfèrent se lier d'amitié avec des hommes qui, dans leurs activités ont la possibilité de mobiliser rapidement de l'argent, le « chap-chap » comme on dit en Côte d'Ivoire. Ainsi, les auxiliaires du transport informel en Côte d'Ivoire (apprenti-chauffeurs, coxairs<sup>35</sup>, etc.), les chauffeurs de taxi, les chauffeurs de poids-lourds faisant les lignes internationales, les tenanciers de boutiques sont les compagnons privilégiés. Une étude récente du Ministère de l'Éducation Nationale démontre par exemple que la grande majorité des grossesses non-désirées chez les jeunes filles sont contractées auprès d'hommes, jeunes ou moins jeunes, non-pas disposant

---

35 Rabatteurs

d'un statut social important ou de caractéristiques physiques spécifiques, mais œuvrant dans des « corps de métiers » donnant accès à de l'argent liquide, même en très petites sommes.<sup>36</sup>

Quelques-unes préfèrent ou poussent leur conjoint à s'engager dans des activités criminelles plus lucratives, quand ce ne sont pas elle-même qui rejoignent des bandes de braqueurs ou en prennent les commandes (voir section 2.2 ci-dessous).

*« Mon copain ne m'a jamais poussé à voler. Quand il agressait, il venait me donner et c'est cet argent que je donne à ma tante. [À ma tante,] je lui faisais croire que je vendais, alors que l'argent venait du vol de mon copain. Quand je lui demandais [de l'argent et] qu'il n'avait pas, il allait agresser pour moi. Il est malheureusement décédé dans une bagarre au couteau ».*<sup>37</sup>

Comme l'illustre le cas de D. à Abidjan, devoir satisfaire les besoins et attentes de leurs petites amies peut être à la source de l'engagement de certains jeunes dans des trajectoires de violence.

36 AKINDES F. et al. (2016), « Les grossesses en milieu scolaire en Côte d'Ivoire », rapport de recherche, Ministère de l'éducation nationale.

37 B., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017

## Encadré 1.1 | D. : la mère de mon fils, obstacle à ma « désactivation de la rue »

Pendant longtemps, D., à la tête d'une bande de jeunes dits « microbes », a sillonné les artères de la commune d'Abobo avec la réputation de caïd. En dépit de son jeune âge, D. réussit à se tailler une renommée grâce à sa témérité dans l'action violente mais aussi en raison de son habileté à se « payer sur le terrain »<sup>38</sup>. Désormais, le jeune D. passe pour être un vrai bourreau des cœurs dont le succès auprès des jeunes femmes laisse plus d'un dubitatif. Pourtant sa recette est toute simple : il est jeune, avec une notoriété de « devant-gbonhi »<sup>39</sup>, mais surtout généreux envers les jeunes filles de son entourage.

Sa renommée, D. se doit de l'entretenir. Pour ce faire il s'efforce de redistribuer la manne financière engrangée lors d'activités délictueuses. Cette bienveillance matérielle et financière, la gente féminine en est évidemment la principale bénéficiaire, et sa concubine en premier. Des présents, des bijoux, des vêtements ou encore de l'argent de poche ; tout y passe. Il faut choyer sa concubine, elle ne doit manquer de rien. Il y va de son image.

Lorsque D. décide de tirer un trait sur cet épisode mouvementé de sa vie en quittant l'activité délictueuse pour s'adonner à la couture, son métier initial, il était loin de se douter de ce que ce serait la disgrâce pour lui auprès de la gente féminine à commencer par sa concubine. Quand leur fils tomba malade, « désactivé de la rue »<sup>40</sup> et désormais sans revenu, il ne peut faire face aux frais de santé de son fils ; perdant ainsi la face devant sa concubine. Lasse de vivre dans le dénuement, elle le menace désormais d'aménager avec le « devant-gbonhi » d'une autre bande.

Malgré ces injonctions, D. est bien décidé à embrasser une nouvelle vie. La concubine qui visiblement ne trouve plus son compte avec D. se met en couple avec le leader d'une bande rivale qui désormais la brandit comme un « trophée »<sup>41</sup> pour le narguer. Le mythe D. semble ainsi brisé.

38 Expression qui signifie : « Se faire de l'argent en dépouillant les passants de leurs biens ».

39 Expression qui signifie : « Leader d'un gang de jeunes violents ». Pour une étude approfondie du phénomène des jeunes oeuvrant en bande organisée dits « microbes », voir INTERPEACE et INDIGO (2017), « Exister par le *gbonhi* : Engagement des adolescents et jeunes dits 'microbes' dans la violence à Abobo (Abidjan, Côte d'Ivoire).

40 Expression qui signifie : « Quitter la rue et donc l'activité délictueuse ».

41 Dans les groupes de jeunes dits « microbes », la jeune fille est perçue comme objet de compétition.

## 2.2 Jeunes filles, actrices directes de la violence

La participation des jeunes filles et des femmes aux nouvelles formes de violence ne saurait cependant être limitée à leur influence sur les garçons, ou dans certains cas à leur simple image de « femme trophée ». Un nombre de jeunes filles, certes en rien comparable à la masse des jeunes hommes concernés, participent activement au sein de groupes violents. Bien que le nombre de ces jeunes filles et de ces femmes rencontrées au cours de cette recherche participative ne nous permettent pas de généraliser les dynamiques observées – notamment en termes de portée dans le temps –, deux types de trajectoires semblent se dessiner.

### 2.2.1 « Microbe c'est microbe » : des trajectoires en tous points semblables aux garçons

D'une part, plusieurs des jeunes filles impliquées dans les groupes violents, notamment en milieu urbain, suivent généralement des trajectoires semblables à celles des garçons, telles que décrites dans le rapport *Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain*.<sup>42</sup>

*« Il y a diverses raisons qui poussent ces filles dans ces milieux-là. C'est dû souvent à la situation financière des parents, à l'éducation qu'elles n'ont pas reçue des parents, ou bien elles sont attirées par le phénomène. Elles veulent découvrir ce qui se passe. Puisqu'elles ne sont pas encadrées par leurs parents, elles sont livrées à elles-mêmes. »<sup>43</sup>*

Comme pour les camarades masculins, ces jeunes filles microbes se disent principalement poussées par les besoins financiers. « *Ma maman n'avait pas d'argent, c'est pourquoi je suis allée vendre les sachets. J'ai arrêté aussi parce que des filles m'ont battue pour me déchirer avec des lames.* »<sup>44</sup> En creusant plus en profondeur, on révèle cependant dans la majorité des cas des problèmes d'encadrement – manque

d'encadrement des parents et de la famille, faible emprise de l'école, etc.

*« Quand je sors donc et que mes amies sont en train de se bagarrer ou agresser, je me joins à elles. On volait les téléphones, l'argent. Je ne peux pas tout dire parce que les gens se révolteraient contre nous.*

*Pendant la crise lorsque les gens cassent les magasins, on vole les ventilateurs qu'on peut vendre à 1000 [francs CFA], ou des matelas à 2000, juste pour avoir de quoi manger. Tous mes parents [s]ont allés au village pour me laisser ici. Je suis donc obligée de suivre les jeunes pour cambrioler les magasins. Quand les garçons agressent les gens c'est avec les machettes. Nous les suivons pour [faire] des bêtises. »<sup>45</sup>*

Cet engagement des filles dans la criminalité ne se limite pas à Abidjan. Bamako voit également des jeunes filles s'adonner à différents types de vols. Dans plusieurs instances d'ailleurs, chez ces dernières comme chez certaines jeunes filles associées aux « microbes », elles instrumentalisent les préjugés de genre qui leur sont associés pour arriver à leurs fins :

*« En voyant un motocycliste la nuit, elles font semblant comme si elles avaient perdu un objet, comme le téléphone par exemple. Elles demandent au motocycliste de braquer le phare de son engin sur la zone supposée de perte de son objet. Pendant ce temps, il y a des assaillants qui sortent de nulle part pour l'agresser et lui retirer son engin. »<sup>46</sup>*

La recherche d'une voie vers la réussite est également un élément sous-jacent qui explique l'engagement de ces jeunes filles.

*« Pendant que mes parents me donnaient 25 [francs CFA] pour aller à l'école, il y a une fille à qui les parents donnaient beaucoup d'argent. Pour cela j'ai commencé à voler l'argent de ma maman. J'ai arrêté l'école et j'ai commencé à vendre des sachets au marché Gouro. Après cela j'ai tout arrêté pour me*

42 INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op.cit.*

43 K.O., responsable de sécurité, entretien individuel, Abobo, 15 septembre 2017.

44 K.F., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017.

45 S.A., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017.

46 F. D., focus groupe hétérogène jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

*promener. On se bagarrait et agressait les passants pour de l'argent. L'argent que je gagne sert à moi seul, pas à la maison. J'achète des uniformes pour les fêtes, et je me nourris avec. »<sup>47</sup>*

Des témoignages renforcent d'ailleurs ce point, soulignant comment la question de valorisation/dévalorisation de certaines jeunes filles et/ou de leur famille peut jouer un rôle important dans leur trajectoire vers les groupes violents, mais également pour en sortir :

*« Après le décès de notre papa, on ne peut plus payer le loyer, donc je découche. Mon grand frère aussi ne travaille pas; il vendait la drogue. Et c'est ce qui nous nourrissait. Ma maman savait, mais comme elle n'avait pas les moyens, elle utilisait l'argent. Je vendais aussi la drogue. Un jour la police nous a surpris et nous a « menottés ». Notre famille a eu la honte, donc j'ai décidé de ne plus vendre la drogue. »<sup>48</sup>*

Le degré d'engagement de ces jeunes filles varie naturellement, à la manière d'un continuum, du simple support tacite à l'engagement actif. Ainsi par exemple, dans les régions du Nord du Mali, le conflit de 2012 a également vu la participation de femmes et de jeunes filles. Ces dernières se sont impliquées progressivement plus activement : « *Les exactions les ont impulsé un esprit révolutionnaire, elles ont participé à l'effort de guerre selon leurs moyens* ». *Plusieurs ont mobilisé une part de leurs « économie[s] pour approvisionner les combattants, dans l'achat des munitions, le traitement des blessés... »*. Enfin, dans certains « *cas rares, des femmes ont pris des armes ou pour accompagner les hommes pour jouer le rôle de pourvoyeuse, recharger la mitrailleuse, soignent les blessés, elles les nourrissent et encouragent les hommes à ne pas reculer dans les combats.* ». Aujourd'hui, elles jouent encore un rôle de premier plan dans les confrontations sociales qui s'opèrent au Nord du Mali, notamment en « *organis[an]t avec les jeunes les marches revendicatrices face aux Etats pour revendiquer leurs droits ...* ».

Le parallèle avec les trajectoires des garçons ne se limite d'ailleurs pas là. Les dynamiques évoquées

précédemment voulant que les jeunes filles puissent indirectement pousser les jeunes garçons vers la violence par la pression qu'elles exercent sur eux (voir section 2.1 ci-dessus) s'observent également ici dans la direction inverse :

*« Pendant la crise mon copain est allé voler et a pris une balle. Je volais et je vendais pour le soigner. C'est à cause de lui que je faisais tout cela. »<sup>49</sup>*

*« Quand ils font les bêtises qu'ils se retrouvent en prison, on est obligé de chercher un peu d'argent pour corrompre le policier, parce qu'on les aime. Je l'ai fait une fois, mais y'a longtemps. J'ai volé 10 000 [francs CFA] chez une tante pour cela. »<sup>50</sup>*

## **2.2.2 « Souvent, je ressens la haine dans mon cœur, mais j'ai un bon cœur »<sup>51</sup> : l'effondrement du modèle classique de réussite**

La vie de femmes combattantes au sein de groupes d'auto-défense rencontrées dans le cadre de cette étude correspondait jusqu'à tout récemment en tout point à la norme sociale. Comme pour la majorité des femmes de cette génération, et particulièrement en milieu rural, il existait un modèle plus ou moins unique de réussite : se marier, fonder une famille, avoir des enfants respectables. Ainsi, par exemple, deux de ces femmes se sont d'abord mariées, ont eu des enfants, acquis un statut respectable dans leur communauté. Or, un choc imprévisible est venu balayer cette vie patiemment bâtie : pour l'une, l'exécution par des groupes armés de son mari, lui-même gendarme, et de ses deux frères à Aguelhoc, en 2012; pour l'autre, des accusations d'adultères formulées par son mari peu après l'arrivée du MUJAO qui conduisirent ces derniers à la condamner à la lapidation – à laquelle elle réussit à éviter grâce à l'aide d'un imam qui l'aïda à fuir au petit matin vers Ansongo. Ces deux femmes se sont ainsi retrouvées devant un cul-de-sac quant à l'imaginaire de réussite qu'elles s'étaient bâti.

47 K.M., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017.

48 K.M., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017.

49 S.A., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017.

50 D.K., focus jeunes filles microbes, Abobo, 15 septembre 2017.

51 A.T., entretien individuel, femme membre groupe d'auto-défense, Gao, 7 septembre 2017.

Dans une moindre mesure, l'une de leur sœur d'armes évoque une situation similaire, elle dont la famille a dû fuir au Niger, dont le beau-frère, seul homme de la famille, n'a pu revenir car étant ciblé par les divers groupes de la région. À son retour, elle retrouva son salon de coiffure saccagé, peu d'opportunité d'emploi, et ne pouvait compter sur un mari pour la soutenir.

Se retrouvant ainsi dépourvues d'avenues alternatives claires, les groupes armés ont répondu à plusieurs de leurs besoins du moment : assurer leur propre sécurité; s'autonomiser, notamment sur le plan économique; mais également, retrouver un sens à leur vie, une nouvelle avenue vers la réussite des suites de l'effondrement de leur modèle initial. Les groupes armés se présentent ainsi comme une voie alternative. Au sein de ces derniers, les femmes combattantes disent se sentir « *traitées comme des hommes* ». Elles ont donc ainsi accès à de nouvelles trajectoires vers la valorisation et la réussite.

### 2.2.3 « Je marche avec les garçons »<sup>52</sup> : quand la jeune fille se reconnaît davantage dans les attributs typiquement associés à la masculinité

La similarité entre les trajectoires de certaines jeunes femmes et celles des garçons, telle qu'évoquée dans le cas des filles microbes, va même atteindre un autre degré dans le cas de combattantes au sein de groupes d'auto-défense de Gao rencontrés dans le cadre de cette étude. Dans une société comme celle du Mali, où la place d'un garçon ou d'une fille est clairement définie et généralement scrupuleusement respectée (bien que certains participants ont pointé que ces compartimentalisations s'assouplissaient dans une certaine mesure), certaines de ces combattantes ont exprimé s'être toujours reconnues davantage dans les attributs et rôles sociaux attribués aux hommes.

*« Depuis mon enfance, jusqu'aujourd'hui, mes amis sont des garçons, nous faisons tout ensemble; je les accompagnais pour les bagarres dans un autre quartier. Je n'aime pas l'amitié des filles. Je marche avec les garçons parce qu'ils font de la bagarre et détiennent des lances, pierres et les fouets. »<sup>53</sup>*

Comme c'est souvent le cas, ce type de comportements se manifeste assez tôt dans la vie de l'enfant, de manière plus ou moins « naturelle ». Mais qu'une jeune fille s'associe aux garçons, tant dans leurs comportements, leurs goûts que dans leurs activités n'est pas forcément accepté socialement.

52 A.A., entretien individuel, femme membre d'un groupe d'auto-défense, Gao, 8 septembre 2017.

53 A.A., entretien individuel, femme membre groupe d'auto-défense, Gao, 8 septembre 2017.

## Encadré 1.2 | Aminata : « Je n'aime pas l'amitié des filles »<sup>54</sup>

« Ce sont les armements que j'aime; certaines femmes n'aiment pas les armes. Certaines m'appellent par le nom de garçon « Ablo » ... Sinon aujourd'hui, c'est [mon chef] qui m'a demandé de porter un pagne<sup>55</sup>, sinon j'allais porter ma tenue. Je n'ai jamais aimé les trucs de fille. [...]

Je suis bagarreuse. Ma mère était la cuisinière des rebelles en 1992. Les rebelles habitaient à côté de notre maison, dans leur chambre, ils chargeaient leur arme et la nettoyaient, je voyais ça. [...] J'ai fait tout pour aller avec eux dans la forêt, mais ma mère n'a pas voulu. Ils m'ont dit d'étudier pour que je puisse être soldat, mais jusqu'à présent je ne le suis pas. Je suis née dans la guerre et [j'ai] grandi avec eux. Parfois, ils m'amènent avec eux dans leur village pour passer trois jours ou plus. Ma mère m'a laissé avec une dame sonrhaï tellement qu'elle ne voulait pas que je fréquente les rebelles. [...]

Être une femme, c'est de pouvoir faire les travaux ménagers, être mariée et avoir des enfants. Avoir un bon travail. Je me suis mariée à l'âge de 14 ans; j'ai quitté Gao jusqu'en Côte d'Ivoire pour que je puisse devenir une femme [sous instruction de ma mère, qui s'inquiétait de mon comportement]. Chaque jour, j'avais les larmes aux yeux... Il y avait une vieille dame qui m'[a] demandé de tomber enceinte, pour que je puisse aller chez moi. L'homme qui m'avait épousé avait 55 ans. Je ne voulais pas rester avec un homme qui a l'âge de mon père. Quand j'étais tombée enceinte, la vieille dame l'a convaincu que je suis petite, en lui disant que je ne pourrais pas accoucher sans l'aide de ma mère. C'est comme ça que je suis retournée vers Gao et je ne suis plus répartie. »<sup>56</sup>

54 A.A., entretien individuel, femme membre groupe d'auto-défense, Gao, 8 septembre 2017.

55 Longue pièce de tissu que les femmes portent autour de la taille, à la façon d'une jupe.

56 A.A., entretien individuel, femme membre groupe d'auto-défense, Gao, 8 septembre 2017.

Ces études de cas nous renvoient donc, comme dans le cas de l'étude précédente, à la centralité des imaginaires de réussite et des processus de socialisation dans les dynamiques poussant les jeunes, filles ou garçons, vers les nouvelles formes de violence.

Le reste de cette étude s'attardera donc à comprendre comment ces imaginaires et les trajectoires qui en découlent sont structurés socialement.



IDENTITÉS DE GENRE,  
MASCULINITÉ ET FÉMINITÉ :  
ATTRIBUTS, ATTENTES  
SOCIALES ET MODÈLES DE  
RÉUSSITE

2



# II. IDENTITÉS DE GENRE, MASCULINITÉ ET FÉMINITÉ : ATTRIBUTS, ATTENTES SOCIALES ET MODÈLES DE RÉUSSITE

Chaque société ayant ses propres références en termes d'attributs de genre, il convient dans un premier temps de poser ici les bases de ce que constitue « être un homme » et « être une femme » au Mali et en Côte d'Ivoire. Ce sont ces attentes, ces caractéristiques que ces sociétés véhiculent et inculquent à leurs jeunes, par le biais de processus de socialisation.

Ces éléments varient d'une région à une autre, d'une communauté à une autre. Ils changent également au fil des générations, bien que ces changements soient lents et ancrés d'une manière ou d'une autre dans une certaine forme de continuité avec les valeurs des générations précédentes. Cette section vise donc à esquisser pour le lecteur les grands piliers des attentes et pressions sociales liées aux identités de genre.

## 1. Un homme

« *C'est le comportement qui démontre qu'on a des caractères d'un homme et non le simple fait de porter un pantalon.* »<sup>57</sup> Sans trop de surprise, selon les populations consultées le statut d'homme renvoie à des attributs consensuels : courage, détermination, honneur, virilité, maîtrise de soi. Mais plus encore que ces traits de caractères ou ces comportements, la masculinité, tant au Mali qu'en Côte d'Ivoire, repose sur deux piliers fondamentaux : assumer le rôle de *pourvoyeur* et celui de *chef de famille*.

« *Dans notre société, être homme, c'est assumer beaucoup de responsabilités. C'est la société même qui demande cela.* »<sup>58</sup>

La masculinité est ainsi construite autour de ces deux piliers: responsabilité et autorité. Ce sont là des qualités et compétences que le jeune homme doit acquérir par et pour lui-même, guidé par ses aînés.

Pour beaucoup de participants aux focus groupes, la notion de responsabilité va de pair avec celle de chef de famille. Être chef de famille, c'est assurer à la fois sur les plans financier et moral les charges de la famille. Si les deux rôles se recoupent effectivement souvent, il existe cependant une distinction importante. Au plan financier, l'homme est celui qui satisfait les besoins du quotidien, fait face aux besoins de la femme, des enfants et des parents.

Le chef de famille est celui qui assure l'autorité et le contrôle général sur l'ensemble des membres de la famille.

« *Quand mon mari n'est pas présent en famille, même les familles voisines le savent car tout le monde, les enfants et moi-même, se lâche. Dès qu'il est présent, on entend même plus une mouche voler.* »<sup>59</sup>

Sur le plan moral, le chef de famille assure ainsi le rôle de garant du bien-être de la famille. Il veille à

57 F. D., focus groupe hétérogènes jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

58 N. S. K., focus groupe hétérogène jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

59 H.D., enseignante, focus groupe hétérogène, Bougouni, 13 août 2017.

la discipline et au respect des décisions et des codes sociaux.

Le jeune garçon est également l'enfant qui, même en devenant adulte, continue « d'appartenir » à la famille. Il se doit donc d'assurer son rôle de pourvoyeur non seulement pour son foyer, mais également pour ses parents, la famille élargie, voire la communauté.

## 2. Une femme

La construction de soi chez le jeune homme renvoie à un processus autonome; c'est-à-dire qu'elle est basée sur un certain nombre de compétences ou d'attributs à acquérir par soi-même, guidé par ses aînés sociaux. La féminité, quant à elle, renvoie à une approche presque dépendante de la construction de soi. En d'autres termes, la jeune fille devient femme et réussit socialement non-pas forcément pour qui elle est ou à travers ses propres accomplissements, mais à travers l'autre : en mariant un homme bien, en éduquant de bons enfants, en endurent sans fléchir les contraintes et défis d'un mariage difficile, etc.

Pour les participants, la féminité se construit autour de vertus dont le contenu, même s'il peut varier, reste fondamentalement le même à travers les sociétés maliennes et ivoiriennes :

*« Une fille, depuis le bas âge, on lui apprend que la femme c'est la patience, la soumission. Également, être femme c'est être attentive à la manière de s'asseoir, de marcher, d'accueillir les gens. »<sup>60</sup>*

À ces caractéristiques, d'autres participants ajouteront la « sensualité »<sup>61</sup> ou la « beauté naturelle »<sup>62</sup>. Ces derniers éléments, combinés à un certain matérialisme, semblent, aujourd'hui, aux yeux de certaines participantes, prendre progressivement le pas sur les éléments plus « traditionnels » :

*« Sur cent filles, seules peut-être cinq ne sont pas attirées par les beaux téléphones de luxe, les motos, les belles voitures, l'habillement sexy. La belle vie a remplacé dans nos esprits l'ambition de réussir. On n'a pas à l'esprit autre chose que la belle vie. On fait tout pour être belles et pour avoir de belles choses pour se faire remarquer. Pour cela, nous faisons du n'importe quoi. »<sup>63</sup>*

Ce point de vue n'est cependant pas consensuel. En revanche, autant chez les participantes âgées que chez les plus jeunes, la centralité du mariage demeure.

### 2.1 Soumission, mariage, famille : un carcan qui perdure

*« Au bon vieux temps, une femme qui avait réussi, c'est une femme qui avait un mari qui pouvait s'occuper d'elle ; qui avait des enfants, qui n'était pas stérile. »<sup>64</sup>*

Le mariage constitue l'élément central de la réussite de la vie d'une femme. En effet, pour certains participants lors des focus groupes, le mariage est le socle même de la féminité sans lequel toutes les autres qualités semblent insuffisantes :

*« Une femme, même lorsque tu as tout, du travail, de l'argent, si tu n'es pas mariée, personne ne te respectera. Les gens feront semblant de te respecter. En plus, même si tu as gagné proprement ton argent, ils se feront toujours des interrogations vis-à-vis des sources de cette richesse dont on comprendra autrement la provenance. Tu entendras indirectement les critiques jusqu'au jour où on te les fera directement savoir. Sans le foyer, pour une femme, même si on a tout, on n'est rien... »<sup>65</sup>*

Il devient le repère de la réussite ou de l'échec de la vie d'une femme : « la vraie réussite d'une femme, c'est le mariage »<sup>66</sup>.

60 K.T., focus groupe hétérogène jeunes, 13 septembre 2017.

61 B.B., Imam, atelier de restitution, Sikasso, 19 septembre 2017.

62 Y.A., jeune, atelier de restitution, Gao, 10 septembre 2017.

63 L. T., focus groupe jeunes, Gao, 07 septembre 2017.

64 G. N. J., étudiante, focus jeunes filles, Bouaké, 03 septembre 2017.

65 A.A., atelier de restitution, Gao, 10 septembre 2017.

66 M.A., focus groupe hétérogène, Gao, 07 août 2017.

Toutefois, ces affirmations mériteraient d'être nuancées sur base de propos d'autres participants. Pour eux, il existe d'autres voies alternatives de réussite pour une femme. Chez certaines communautés, et notamment les communautés arabes maliennes et touareg, le mariage n'est qu'un des éléments de réussite pour une femme et ne peut être en aucun cas le marqueur holistique qu'on veuille lui attribuer : « *je peux dire que j'ai réussi ma vie même si je ne suis pas mariée et que j'ai déjà connu deux divorces : je travaille, suis indépendante, ne dépend de personne, suis responsable...* »<sup>67</sup>.

De plus, au sein de la communauté touareg, la jeune femme a droit de regard sur la sélection de son époux. Cette liberté va même plus loin, car le divorce est accepté, et n'est pas porteur de stigmatisation sociale. Au contraire, certains considèrent même une femme divorcée comme un meilleur parti, et cette dernière voit souvent sa dot augmentée. Enfin, contrairement à beaucoup d'autres communautés dans la sous-région, la virginité n'est pas forcément un élément clé du mariage, et est considérée comme relevant de la vie privée.

Au-delà de ces particularités communautaires, une certaine rupture générationnelle est également clairement observable. Pour des jeunes filles consultées, bien qu'elle demeure une composante essentielle de leur vie sociale future, la question du mariage n'en est pas pour autant exclusive de la réussite de la femme : « *Comment peut-on comprendre que je fasse plus de vingt ans d'études et que l'on me relègue comme juste ornement de la maison au nom du mariage ? Ma réussite, c'est aussi ma vie professionnelle.* »<sup>68</sup> D'autres participantes sont même plus explicites : « *Je ne dis pas 'non' au mariage, mais il vient loin derrière ma réussite professionnelle.* »<sup>69</sup>

*« Avant, le mariage était prioritaire pour les filles, mais aujourd'hui, non. Par exemple, je me dis qu'il me faut avoir mon diplôme d'abord pour ensuite envisager d'autres choses. La femme d'aujourd'hui*

*a besoin de beaucoup de choses que son mari ne peut pas lui donner. Si on me demande en mariage et que la condition est que je ne travaille pas, je n'accepterai pas. »*<sup>70</sup>

Malgré la remise en cause de la réussite unique par le mariage, la soumission au mari et dans le foyer demeure une notion importante et un comportement à adopter.

*« Depuis notre bas âge, en tant que filles, on nous apprend qu'être une femme, c'est être patiente, soumise. [...] Nous savons tous qu'il ne peut pas y avoir d'égalité entre l'homme et la femme [...]. Nous savons tous que nous ne pouvons jamais égaler les hommes. Ils sont au-dessus de nous. »*<sup>71</sup>

Cette soumission est si ancrée dans les mémoires et pratiques socioculturelles qu'elle semble être l'une des composantes essentielles même de la féminité. « *Même lorsqu'elle est battante, une femme doit être soumise.* »<sup>72</sup> Nous verrons plus loin dans cette étude qu'elle est également, indirectement, un élément central dans la construction de la masculinité (voir chapitre 4, section 3).

## 2.2 La mère, garante de la socialisation : transmission des codes et valeurs

Il existe un consensus sur le rôle premier de la mère dans l'éducation des enfants, garçons et filles. Pour mieux remplir ce rôle, les enfants doivent recevoir de leur mère la meilleure des éducations :

*« Quand tu as une fille ou un garçon, tu dois te battre pour lui donner une bonne éducation, en les mettant à l'école, en leur apprenant un métier parallèlement à l'école pour qu'ils ne soient pas un délinquant ou un voleur. La mère doit éviter qu'une fille se promène inutilement, lui apprendre à faire les travaux ménagers, à respecter les gens et surtout*

67 Z. B. S., présidente régionale de la jeune chambre internationale, Gao, entretien individuel, 07 septembre 2017.

68 A. M., focus groupe hétérogène jeunes, Gao, 07 septembre 2017.

69 M.A., focus groupe hétérogène, Gao, 07 août 2017.

70 A. M., focus groupe hétérogène jeunes, Gao, 07 septembre 2017.

71 K. T., focus hétérogène jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

72 F. T., focus groupe hétérogène jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

*son père car c'est le comportement de fille-père qui sera un jour le même épouse-époux. »<sup>73</sup>*

La fille en particulier doit recevoir de sa mère la meilleure éducation :

*« Ma mère m'apprenait certains types de comportement. Ainsi, elle me disait toujours que dès lors que quelqu'un vient dans la concession, de bien l'accueillir et de partir loin pour ne pas écouter leurs propos. Souvent elle me testait en me demandant de lui rappeler les propos de son amie qui venait de passer en famille qu'elle disait avoir oubliés. Au départ, avant de comprendre, si je me mettais à lui parler des propos entendus, elle me frappait si fort... [...] Des fois, seule avec elle, elle m'apprenait comment m'agenouiller et donner de l'eau à une personne ou comment enlever mes chaussures avant d'entrer dans la case d'un parent. »<sup>74</sup>*

Il s'agit aussi d'assurer un contrôle régulier sur la scolarisation :

*« C'est à la mère d'amener l'enfant à l'école et lui faire la morale à chaque fois. Elle doit également le responsabiliser en lui rappelant que l'avenir de la famille c'est lui. »<sup>75</sup>*

*« Il faut chaque fois contrôler ses cahiers. Après chaque composition, même si tu ne sais pas lire, tu peux amener son cahier chez quelqu'un qui peut lire pour te dire s'il a bien travaillé ou pas. »<sup>76</sup> Il revient à la mère de donner aux enfants les codes sociaux pouvant permettre leur insertion dans n'importe quel milieu : « depuis notre bas âge, notre mère nous apprend comment nous asseoir, parler, nous habiller. »<sup>77</sup>*

Au final, ce que vise l'éducation de la jeune fille, c'est de pouvoir apprendre à sa fille les rudiments de sa vie future d'épouse qui peuvent certes inclure une vie professionnelle, mais dont le ménage est une pièce maitresse :

*« J'apprends aux côtés de ma maman. Je le fais pour moi-même car à mon mariage, personne ne m'accompagnera chez mon mari pour aller s'occuper de mon foyer. Il faut que j'apprenne à maîtriser, à me comporter, à savoir comment m'occuper de mon foyer. »<sup>78</sup>*

En milieu touareg, en revanche, la pression exercée sur les enfants, et notamment sur la jeune fille, semble plus relâchée : *« il n'y a pas tellement de pression dans l'éducation pour une fille ou un garçon. La fille grandit à l'image de sa mère et suit ses traces. Personne ne lui conseillera de bien se comporter. »<sup>79</sup>* Aussi, contrairement aux régions du sud du Mali où l'essentiel des travaux ménagers difficiles incombent aux filles/femmes, dans des communautés nomades, ces travaux sont plutôt du ressort du garçon :

*« Dans l'éducation des enfants, les filles sont exclues de tout ce qui est travaux difficiles comme puiser de l'eau, casser du bois. Certaines mères n'acceptent même pas que leurs enfants balayent des cours de concession si celles-ci sont d'une grande surface. Chez nous, ce n'est pas bon de fatiguer une fille. Ce n'est pas comme pour les femmes sudistes qui vont au champ, puisent de l'eau, prennent des seaux sur leurs têtes. Nous, on ne connaît pas ça. Si on trouve un homme qui voudrait nous faire travailler ainsi, immédiatement, c'est le divorce. Ce qui est bon pour une femme touareg, c'est de se faire belle, entretenir sa maison et y rester. Elle peut juste faire de petits travaux comme crocheter des draps, des nattes pour ensuite les vendre. »<sup>80</sup>*

Quel que soit le milieu, si les mères insistent tant sur l'éducation des enfants, c'est parce qu'elles sont comptables, socialement, de leur réussite ou échec.

73 R. M. M., entretien individuel, Gao, 05 août 2017.

74 F. S., focus hétérogène, Sikasso, 18 septembre 2017.

75 A., focus homogène femmes, Gao, 05 août 2017.

76 R. M. M., entretien individuel, Gao, 05 août 2017.

77 F. T., focus groupe jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

78 A. M., focus groupe jeunes, 07 septembre 2017.

79 A., femme touareg, entretien individuel, Gao, 07 septembre 2017.

80 A., femme touareg, entretien individuel, Gao, 07 septembre 2017.

## 2.3 « Donner un garçon »

*« Avoir un garçon dans la famille, c'est disposer d'un héritier. Dans nos sociétés, les gens mettent beaucoup d'espoir sur le garçon. A l'absence du père, c'est le garçon qui le remplace comme chef de famille. Il reste dans la famille pour garantir la descendance paternelle. Quant à la fille, elle part dans une autre famille pour fonder un autre foyer. »<sup>81</sup>*

Cette idée fortement ancrée dans les pratiques socio-culturelles encourage fortement des parents à vouloir désirer des garçons plus que des filles. A cet effet, les mères dont les premiers enfants sont toutes des filles peuvent être sujettes à des brimades:

*« Je connais un père dont toutes les trois premiers enfants ont été des filles. A la naissance du quatrième, également fille, le père a simplement refusé d'organiser un baptême reprochant au passage à son épouse de passer toute sa vie à ne donner naissance qu'à des filles. »<sup>82</sup>*

Mais cette pression n'émane pas forcément du mari, ou de l'entourage. Beaucoup de femmes désirent ardemment donner naissance à un garçon, car ce dernier fait office de « filet social ». Cette pression devient encore plus forte dans les foyers polygamiques, ou le partage des revenus du mari entre les différentes épouses, et le partage de l'héritage en cas de décès n'est pas assuré de façon forcément équitable. Face à cette situation précaire, le garçon devient un gage de sécurité.

Et pourtant, cette perception va à l'encontre des valeurs véhiculées dans certaines cultures populaires. En milieu Sénoufo et chez les *Korodouga*, la fille est plus valorisée que le garçon compte tenu du rôle social qu'on lui attribue :

*« Chez nous, les Korodouga, lorsqu'on vient nous annoncer une naissance, notre première question consiste à demander : est-ce un garçon ou une personne ? Une personne car la vie même tourne autour de la personne et c'est ce rôle que nous, on attribue à la fille et à la femme. »*

A la lumière de ce chapitre, on comprend que les composantes et les processus de construction de la masculinité et de la féminité ne se font pas de manière linéaire. D'une société à l'autre, d'une génération à l'autre, la masculinité et la féminité sont des construits sociaux dont les contenus évoluent. Plus l'on est dans une société patriarcale, plus l'on a une propension naturelle à définir l'homme selon les critères lui donnant un certain ascendant sur la femme. Le premier devant incarner autorité et présence sociale sur la seconde. L'homme doit se construire de façon autonome, et donc le mériter individuellement aux yeux de la communauté, ce pendant que la femme ne le peut ou ne le doit que dans un rapport presque dépendant de l'autre. Comme nous verrons dans le chapitre suivant, plus les générations passent, plus la frontière entre ces deux modalités de construction sociale entre l'homme et la femme s'estompe. Mais dans tous les cas, un fait demeure : être un garçon/homme et une fille/femme induit des attentes sociales fortes.

81 N. S. K., focus groupe, hétérogène jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

82 Focus group hétérogène jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

UNE TENSION ENTRE  
CONTRÔLE SOCIAL ET  
TRANSFORMATION DES  
MODÈLES ÉDUCATIFS

3



# III. UNE TENSION ENTRE CONTRÔLE SOCIAL ET TRANSFORMATION DES MODÈLES ÉDUCATIFS

L'appréhension des contours de la masculinité et de la féminité a clairement montré que le jeune garçon et la jeune fille jouent des rôles respectifs auxquels sont associés des attentes sociales, dans leur quête de construction d'une personnalité adulte. Il s'agit ici maintenant de voir comment ces êtres en devenir sont intégrés par et dans le groupe social auquel ils appartiennent.

## 1. Un modèle de socialisation traditionnel rigoureux qui conduit au rejet de ceux et celles qui ne s'y conforment pas

Sur le plan traditionnel, tant en Côte d'Ivoire qu'au Mali, l'éducation des enfants des deux sexes revêt un caractère collectif et social. Si bien qu'elle relève non seulement de la responsabilité de la famille élargie, mais aussi et surtout de celle de la communauté (le clan, le village)<sup>83</sup>. Dès lors, l'enfant se définit en fonction de la collectivité et c'est dans le groupe social qu'il fait son apprentissage : il est soumis à la discipline collective. En d'autres termes, l'enfant, quel que soit son sexe, étant considéré comme un bien commun, est soumis à l'action éducative de tous. Cet apprentissage est essentiellement basé sur la promotion d'une pédagogie du vécu où les adultes servent d'exemple et de cadre de référence à l'action des plus

jeunes. Cela n'est pas étonnant dans la mesure où, dans ces sociétés, l'enseignement des connaissances se structurent en termes d'hierarchie des âges, où l'aîné est censé connaître plus que son cadet. En réalité, cette éducation normative et fonctionnelle participe d'une certaine régulation qui implique que les plus jeunes aient non seulement intériorisé les normes et les valeurs enseignées, mais aussi des comportements conformes à ce que la communauté attend. De cette façon, les membres de la communauté d'appartenance ont des comportements communs, une conscience d'appartenir au groupe et une forte sociabilité.

*« En pays senoufo si tu veux vivre longtemps, il faut éviter de chercher les femmes des gens. Donc quand je suis arrivé dans le village [baoulé] pour la première fois, je dis bon et celle-là ? Grande dame-là ? On dit non elle n'a pas de mari, j'étais choqué ; parce que dans notre société ce n'est pas comme ça. Tu vas pas voir une femme d'un certain âge qui n'a pas de mari, il n'y a pas ; elles sont toutes mariées. Alors voilà dans un milieu où je viens ici, voilà des grandes dames comme ça et on dit qu'elle n'a pas de mari. Hé ça c'est quelle société ça là ?! Bon j'ai trouvé que c'était trop libre. Nous, on n'est pas aussi libre que ça. »<sup>84</sup>*

Ce modèle doit sa perpétuation à une observation stricte des hiérarchies sociales, et à une discipline forte au sein de la communauté quant au respect de ses principes. Il n'y a que très peu de tolérance pour les

<sup>83</sup> Il est dit plus tôt dans ce rapport que l'éducation relève de la responsabilité première de la mère. Il s'agit ici de différents niveaux de responsabilité, qui ne sont pas contradictoires.

<sup>84</sup> S. K., retraité, Entretien individuel, Bouaké, 29 juillet 2017.



écarts, et pas de place pour la contestation de l'ordre établi, allant jusqu'à codifier qui a le droit de s'adresser à qui lorsque des demandes ou doléances doivent être faites. 85 Tout ce conformisme s'explique par une double nécessité : assurer une cohésion forte et une reproduction à l'identique du groupe social.

Cette rigidité est encore plus prégnante autour de ce qui est socialement accepté ou refusé dans le cas des femmes et jeunes filles :

« Concernant les filles, il y a un peu plus de pression que les garçons. On leur interdit un peu beaucoup plus de chose que les garçons. [...] On ne nous laisse pas trop le temps de sortir étant petites. Et puis bon, la fréquentation et les sorties sont aussi un peu limitées. »<sup>86</sup>

Une affirmation qui poussera une jeune fille participant au même dialogue à témoigner :

« Ma tante m'a élevée. Elle avait la pression sur moi. Elle ne me laissait pas sortir, elle ne me laissait pas faire quoi que ce soit... Je me disais que, au début, elle me maltraitait parce que c'est la petite sœur à ma maman, donc je me disais qu'elle me maltraitait. Même que, quand je vois un homme j'ai peur de m'approcher parce que y a certains trucs qu'elle me disait en matière des hommes : vraiment les hommes sont méchants ; faut pas t'approcher des hommes ; faut pas t'approcher, dès que tu les touches tu tombes enceinte... Bon des trucs comme ça! Donc quand je vois les hommes, j'ai peur d'eux... Même quand un garçon m'appelle, même pour le répondre j'avais tous les problèmes. Donc je me disais qu'elle me maltraitait. »<sup>87</sup>

Lorsqu'un enfant ou un jeune franchit une ligne rouge s'exerce alors un contrôle par les structures familiales et communautaires qui infligent des sanctions à celui qui contrevient aux règles de vie. L'exemple qui suit, où un jeune d'une génération précédente a enfreint

une règle importante, à savoir l'interdiction de reproduire les masques sacrés, illustre cette discipline communautaire intransigeante.

« Toute éducation n'est jamais à 100%... Quelques fois il y a des ratés [...]. Il y avait mon cousin qui était très intelligent à l'école hein!, parce qu'il savait dessiner ; mais il était voleur, il était bandit [c'est-à-dire indiscipliné]. [...] Il y a le poro<sup>88</sup>, lui va dessiner les masques. Ce que les gens ne doivent pas voir, c'est lui qui dessine ça... et puis les femmes regardent l'image. Tout ça-là, les gens n'étaient pas contents! Bon, quand il y a des funérailles, que les masques sortent, on cherche à le frapper, parce qu'il fait les dessins et les gens voient ça. »<sup>89</sup>

Cette forte exigence de se conformer au modèle pousse à une certaine homogénéité et à une très faible tolérance pour la différence. Pour celui ou celle qui ne se reconnaît pas dans ces modèles classiques étroits, ou qui adopte des conduites contraires à ce qui est considéré comme la norme, l'intégration devient un défi important.

« Toi-même tu te sens pas à l'aise dans ta peau parce que tes camarades-même te rejettent. Les parents peuvent pas te rejeter, mais tes camarades te rejettent parce que tu es le mauvais exemple. [...] Bon, quand on est au champ, au moment de manger, personne ne veut manger avec toi ; personne ne veut t'associer à prendre le repas. Quand on est au village, qu'on veut aller à la danse, personne ne veut t'inviter pour dire "viens on va partir", parce que tu es une mauvaise compagnie. Personne ne veut t'associer à lui parce que si tu poses un acte qui va le salir, bon, lui il n'est pas content... Donc tu te sens vraiment isolé. Et ça pour certains ça frustre. »<sup>90</sup>

Pour certains participants, cet excès de discipline, s'il garantit la cohésion au sein du groupe, le fait au dépend de certains qui se sentent stigmatisés, rejetés. « Que ce soit le garçon ou la fille, la mère doit éduquer

85 Voir INTERPEACE et IMRAP (2016), « Mutations des valeurs sociétales : diagnostic et solutions pour une paix durable au Mali », Danemark et Norvège.

86 A. N., étudiante, focus jeunes filles, Bouaké, 03 septembre 2017.

87 S. P., couturière, focus jeunes filles, Bouaké, 03 septembre 2017.

88 Le Poro est un système initiatique et de formation mis en place en pays sénoufo et qui est traditionnellement composé de trois cycles de sept ans.

89 S. K., retraité, Entretien individuel, Bouaké, 29 juillet 2017.

90 S. K., retraité, Entretien individuel, Bouaké, 29 juillet 2017.

les enfants sans pression. »<sup>91</sup> Plus encore, « je pense qu'il est très dangereux de mettre la pression sur le garçon, car ça peut le pousser à vagabonder ou voler. »<sup>92</sup>

« Il y avait mon cousin qui était [...] bandit [indiscipliné]. C'est la honte! Et à tout moment son papa ne faisait que l'insulter... parce que tout ce qui était mauvais, c'est son nom qu'on citait là-bas. Bon, l'enfant, arrivé à un certain niveau, il a décidé de partir à l'aventure. Il a quitté le village parce que personne ne voulait de lui. »<sup>93</sup>

L'un des exemples les plus « graves » cités par plusieurs communautés est celui où une jeune fille contracte une grossesse hors mariage. La réprimande est sévère, pouvant souvent mener au rejet de la fille par sa famille.

Rejetés par la famille ou la communauté, ces jeunes iront chercher ailleurs à combler leur besoin d'appartenance et de modèle. Dans cette veine, ils se retrouvent à devoir subvenir à leurs propres besoins par eux-mêmes, soit sur le plan économique ou sur le plan psycho-social. Dans tous les cas, le fait de devoir vivre à la marge de leur communauté augmente leur vulnérabilité.

Dans un premier temps, le besoin de se construire à l'extérieur de leur communauté d'appartenance les pousse à recourir aux petits boulots pour survivre. Or, ces derniers permettent rarement de réellement subvenir à leurs besoins. Dès lors, augmente non-seulement le risque de s'appuyer sur des mauvaises fréquentations mais également celui de s'en remettre à des voies plus à risque telles que le vol, la criminalité (individuelle ou en groupe) ou la prostitution<sup>94</sup>.

« Il y a d'autres, ils ont fui. Bon, elles ont quitté leurs familles [pour] aller se chercher. Et quand

elles ont eu des bons endroits, elles ont trouvé que y avait trop la pression sur elles : travailler, trop de travail... elles ont trouvé que c'était trop. Donc elles ont préféré la vie facile. Mais la vie facile qu'elles voulaient là, c'est d'aller se donner à un homme ou bien se vendre et puis avoir l'argent facile ! »<sup>95</sup>

Dans d'autres cas, c'est plutôt au sein des groupes « alternatifs » que le jeune homme ou la jeune fille pourront trouver du soutien.<sup>96</sup> Cela d'autant plus facilement que ceux-ci mettent en place un dispositif pour valoriser ou promouvoir leurs membres, soit en les engageant sur la base de leur propre capacité à internaliser les codes et valeurs du nouveau groupe d'appartenance, soit par leur prise en charge complète (prise en charge matérielle, filet social). C'est le cas des jeunes dits « microbes » opérant en bandes organisées dans les rues du District d'Abidjan ou de certains groupes armés actifs dans le nord du Mali.<sup>97</sup>

Le système d'encadrement social rigide a réussi pendant longtemps à assurer sa propre préservation et sa reproduction. S'il est garant de stabilité, il engendre cependant de l'exclusion et de la marginalisation. Nous verrons, dans la section qui suit, que ces « exclus », une fois de retour, contribueront pour certains, même sans le vouloir directement, à affaiblir ou assouplir la 'toute-puissance' de ce modèle.

## 2. Apparition progressive de nouveaux modèles de réussite

Nous venons de voir comment la forte hiérarchie sociale et son contrôle strict sur les membres de la communauté marginalise certaines jeunes, garçons ou filles, et les pousse vers des voies en marge de la communauté. Paradoxalement, certains de ces mêmes jeunes sont parvenus à tracer leur propre voie

91 Z., focus homogène femmes, Gao, 05 août 2017.

92 L. A. O., focus groupe homogène femmes, 05 août 2017.

93 S. K., retraité, Entretien individuel, Bouaké, 29 juillet 2017.

94 Bien que la présente étude n'ait pas pu s'attarder à analyser en détails les dynamiques propres à la prostitution, de nombreuses études de l'UNICEF s'attardent aux risques et vulnérabilités associés au phénomène – notamment en termes de VIH/Sida, de grossesses non-désirées chez les adolescentes, etc. – dans une optique de protection. Voir les nombreuses études disponibles sur le site de l'UNICEF :

<https://www.unicef.org>

95 S. P., couturière, focus jeunes filles, Bouaké, 03 septembre 2017.

96 Voir : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*

97 Voir INTERPEACE et INDIGO (2017), « Exister par le *gbonhi*. Engagement des adolescents et jeunes dits 'microbes' dans la violence à Abobo », UNICEF et Ministère de l'Éducation Nationale ; et : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*

vers le succès, et, en rentrant à l'âge adulte dans leur communauté, deviendront de nouveaux modèles de réussite, malgré la désapprobation sociale initiale.

*« Mon cousin qui était banni du village [pour avoir dessiner les masques, voir section précédente], c'est lui qui est devenu le chouchou. De la manière il est entré à la marine, du coup, il est devenu un modèle. Nous qui étions aimés quand on était tout-petits parce qu'on était soumis, disciplinés, travailleurs et tout ça là ; maintenant, lui il est allé à l'aventure et il est devenu une autre personne. Maintenant tout le monde l'aimait. Il avait les moyens que nous n'avons pas, voilà! Donc finalement tout le monde a commencé à l'aimer. »<sup>98</sup>*

Ce faisant, ils assouplissent en quelque sorte le côté 'totalisant' du modèle traditionnel, en offrant de nouvelles voies socialement acceptables vers le succès dans lesquelles les prochaines générations de jeunes peuvent se reconnaître. Ce faisant, ils contribuent à une plus grande acceptation de la différence et réduisent ainsi la difficulté d'inclusion des jeunes ne se reconnaissant pas dans les modèles classiques.

Contrairement au discours populaire centré sur l'autorité et le conformisme, l'acceptation de la diversité et la multiplication des modèles de réussite semblent ainsi avoir eu un effet social stabilisateur. Cela s'explique par le fait que la plus grande diversité des voies possibles et acceptées vers la réussite multiplie non seulement la probabilité qu'un(e) jeune puisse y trouver sa voie, mais aussi réduit donc le risque qu'il ou elle soit rejeté(e), ou se retrouve à la marge et vulnérabilisé(e).

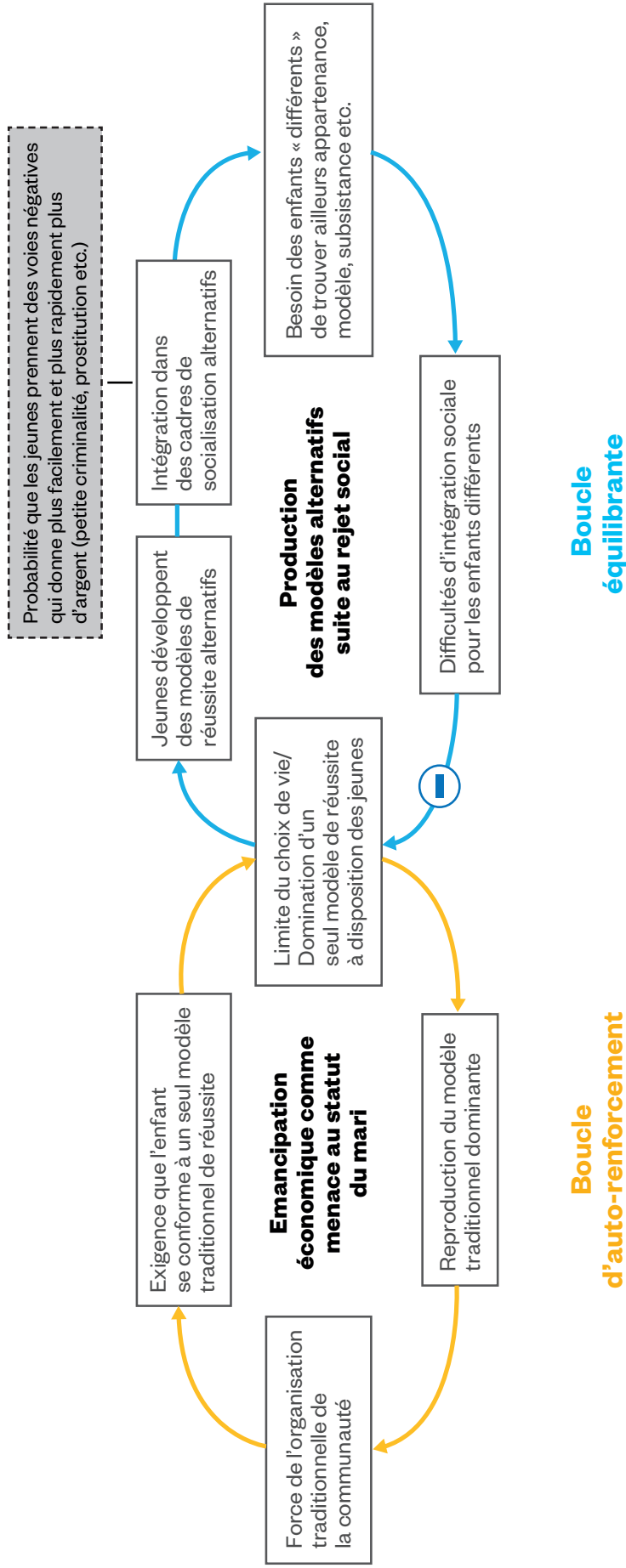
Toutefois, la multiplication des modèles et des voies possibles chez les jeunes peut renfermer un aspect négatif. L'élargissement de l'éventail des modèles ou des voies de réussite induit également l'apparition ou la multiplication de voies « négatives ». D'autant plus que, de plus en plus, la réussite se mesure en termes de contribution financière ou d'étalage de richesses. De telle sorte que pour beaucoup, et souvent même pour les parents, le « combien » importe davantage que le « comment ». Peut-il en être autrement dans un monde où « *parce qu'il n'y a de nécessité qu'économique, l'argent est au cœur de toute relation.* »<sup>99</sup>

---

98 S. K., retraité, Entretien individuel, Bouaké, 29 juillet 2017.

99 Vidal, C. (1977) « Guerre des sexes à Abidjan. Masculin, féminin, CFA. » In Cahiers d'études africaines, vol. 17, n°65, p. 121.

# La compétition entre la tradition et des voies alternatives pour les jeunes



Pour les indications sur l'interprétation à donner à ce schéma systémique, voir : **Annexe 1** | Comment lire l'analyse systémique

LES RÔLES ET ATTRIBUTS DE  
GENRE ENTRE ÉVOLUTION  
ET CONTINUITÉ:  
LA MONTÉE DU RÔLE  
ÉCONOMIQUE DE LA FEMME  
ET SES RÉPERCUSSIONS

4

# IV. LES RÔLES ET ATTRIBUTS DE GENRE ENTRE ÉVOLUTION ET CONTINUITÉ: LA MONTÉE DU RÔLE ÉCONOMIQUE DE LA FEMME ET SES RÉPERCUSSIONS

Les identités de genre et les attributs et rôles sociaux qui leur sont attribués ont traditionnellement été clairement définis et divisés. Un certain nombre de mutations vient cependant aujourd'hui brouiller ces frontières. D'une part, la préséance de l'homme dans son rôle de pourvoyeur, assise de son autorité sur la famille, a toujours constitué l'un des piliers centraux de l'identité masculine. Aujourd'hui, il devient de plus en plus ardu d'assurer seul ce rôle, et la femme entre progressivement dans cette chasse gardée. Ce faisant, le statut et le rôle de la femme se trouve considérablement transformé, mais la masculinité se trouve également ébranlée et doit se redéfinir. D'autre part, cette pression de contribuer économiquement ne se partage pas qu'à la femme, cette dernière la transmet également en partie à ses enfants. Cet engagement précoce des enfants dans l'économie du foyer entraîne de lourdes conséquences à leur niveau, et explique dans certains cas l'adoption de trajectoires pouvant mener à la violence.

## 1. La femme : un rôle (économique) de plus en plus important au sein de la famille

La difficile conjoncture économique des années 70-80 et ses corollaires – délitement du tissu industriel, compression des personnels, contraction des opportunités d'emplois et de renchérissement du coût de la vie – ont fortement affecté la structure et l'équilibre des ménages dans l'espace urbain. En milieu urbain comme en milieu rural, le changement des modes de vie s'est traduit, dans un cas, par une augmentation des besoins en matière d'éducation des enfants, de loyer et de transport, et, dans l'autre, par une augmentation du besoin pour les femmes de contribuer aux travaux champêtres en raison de l'exode des « bras valides » (des jeunes), notamment vers la ville.

En outre, on dénote un effacement progressif du « filet social », lequel, en l'absence de réelle sécurité sociale assurée par l'État dépendait largement de la solidarité et de l'assistance communautaire. Or, l'affaiblissement de ce lien communautaire et le repli vers des modèles de famille davantage 'nucléaire' place en première ligne l'unité familiale restreinte devant sa responsabilité de subvenir à ses propres besoins en cas d'incapacité d'action du chef de ménage. Autrement dit, lorsque celui-ci voit sa marge de manœuvre se réduire, et qu'en plus les solidarités familiales ne

parviennent pas à combler les manques, c'est de plus en plus sur les épaules de la femme que retombera cette pression financière.

## 1.1 Contribution nécessaire de la femme aux revenus du foyer et pression croissante sur cette dernière

Au regard des conditions de vie difficiles des ménages, il est devenu plus qu'impératif pour la femme de prendre en charge une partie des coûts de la vie du foyer, voire de 'suppléer' le mari le cas échéant. Dans certains cas, il en va de la survie du foyer. Pour ce faire, il est simplement conclu un « accord » plus ou moins tacite entre maris et femmes de manière qu'elles contribuent directement.

*« Quand je suis au marché comme ça, quand j'arrive à la maison, et que y a quelque chose à faire que mon mari n'est pas là, je prends l'engagement, je fais. Je l'appelle, je lui dis, ah ! Tu n'es pas là, mais voici tel problème, voici tel problème. Il dit "faut faire". Quand je fais, souvent quand il vient, il me rembourse, souvent je lui dis de laisser. [...] C'est la rentrée actuellement, l'homme peut ne pas avoir l'argent ; la femme peut aider l'homme à faire la rentrée des enfants. »<sup>100</sup>*

Dans d'autres cas, il peut s'agir d'une initiative propre à la femme, qui se fait parfois de façon naturelle de sorte à pouvoir lui permettre d'assumer par elle-même les rôles qui lui sont généralement attribués (éducation des enfants, préparation des repas, etc.) sans devoir dépendre des disponibilités financières du mari.

*« J'ai pris l'idée moi-même de vendre, de chercher ; j'ai cherché et puis j'ai eu. J'ai commencé à vendre. Ah ! Dans tous les cas, il faut risquer hein ! Il faut risquer à tout [...] Maintenant, la femme doit pas baisser les bras. On doit se lever, en tout cas, être battante, chercher à faire le foyer même. La femme même, même si le monsieur n'est pas là, toi la femme, tu dois faire ta famille, tes enfants. »<sup>101</sup>*

Si socialement, la prise en charge des parents est de la responsabilité des fils, il faut reconnaître que ces derniers, en raison des conditions évoquées précédemment, peuvent souvent se retrouver dans une situation où ils n'arrivent pas à remplir ces charges – ou font tout simplement preuve d'irresponsabilité à cet égard – « l'argent ça change la tête des hommes »<sup>102</sup>. De plus en plus de parents voient ainsi dans leur(s) fille(s) un meilleur gage de sécurité pour leurs vieux jours, un « investissement » plus sûr, face aux difficultés/démissions des frères de ce côté à qui incombe normalement cette responsabilité.

## 1.2 Un désir d'indépendance grandissant : recherche de sécurité et de stabilité

Si la montée en puissance économique de la femme et son rôle grandissant en ces sphères ne fait aujourd'hui plus de doutes, il semble que cette transformation sociétale relève moins d'un processus d'auto-affirmation et d'émancipation que des résultats de transformations économiques entraînant la perte du monopole pour l'homme de son rôle de « pourvoyeur ». Cette perte découle de la combinaison d'une difficile conjoncture économique aux difficultés croissantes pour les hommes de remplir leur rôle social 'traditionnel'.

Au-delà des facteurs plus structurels, ou liés à la cellule et la pression familiale (au niveau du foyer ou des parents/beaux-parents), plusieurs femmes ont soutenu que leur désir de s'impliquer davantage dans le champ économique résulte de la nécessité d'assurer ses arrières. Pour cause, ne possédant pour la plupart ni qualification ni réserves économiques, elles courent en permanence le risque de se trouver, elles et leurs enfants « sans feu ni lieu ». Cette démarche d'autonomisation vise à sortir d'une situation perçue comme une forme de dépendance, ce qui les positionne dans une certaine précarité : c'est-à-dire que si le mari décidait un jour de les délaisser, ou si un accident devait arriver, elles risqueraient de se retrouver avec leurs enfants devant rien. Elles cherchent donc une plus grande 'indépendance'

100 A. A., Présidente des commerçants du marché Penouel, Entretien individuel, Abobo, 14 septembre 2017.

101 A. A., Présidente des commerçants du marché Penouel, Entretien individuel, Abobo, 14 septembre 2017.

102 Restitution, Abobo, 9 septembre 2017.



financière, non pas à l'encontre du mari, mais davantage comme un filet de sécurité social afin d'assurer leur propre sécurité et au premier chef celle de leurs enfants.

Ce besoin semble encore plus fort au sein des familles polygamiques. En effet, la répartition des revenus du mari demeurant du ressort de ce dernier, les femmes sentent que les moyens disponibles ou destinés à leurs enfants propres sont plus 'à risque'. Ainsi, si le mari en venait à prendre une épouse supplémentaire, ou à en favoriser une autre, ou simplement voir ses revenus chutés, les conditions de vie des autres cellules du foyer pourraient s'en trouver affectées. Subvenir à ses propres besoins, ou du moins contribuer aux revenus du ménage, réduit ainsi considérablement l'incertitude pour la femme et pour ses enfants. Un phénomène semblable s'observe en milieu urbain, notamment abidjanais, où il est presque socialement accepté pour le mari d'avoir un « deuxième bureau », à savoir entretenir financièrement des jeunes maîtresses (communément appelées « petites »).

Mais garantir ses propres revenus, pour la femme, se veut également un moyen de simplement augmenter le niveau de vie du foyer. Ainsi, à Sikasso par exemple, beaucoup de femmes ont parlé du besoin pour elles de trouver de petites sommes complémentaires afin de pouvoir agrémenter le plat du soir du mari, en plus des ingrédients de base fourni par ce dernier. Si cela peut sembler à première vue anecdotique, signe de l'importance de cette question, ces dames utilisaient un acronyme pour y faire référence : *PPCM (Petit plat chaud du mari)* !

Cette contribution économique des épouses au foyer est même devenue aujourd'hui non-seulement socialement acceptée et/ou valorisée, mais elle devient même progressivement partie intégrante des attentes des jeunes hommes envers leur future épouse.

*« Maintenant là, les hommes d'aujourd'hui, ils disent : 'si je paye l'eau, il faut que toi tu payes le courant, ou bien soit si je paye le courant, tu dois payer l'eau'. Donc, si tu ne fais rien ? Tu ne vas pas avoir de foyer. Parce que les hommes là, ils cherchent les femmes qui peuvent les aider. Au jour*

*d'aujourd'hui, ils cherchent les femmes qui peuvent les soutenir. Donc, si toi tu es dans le foyer, tu ne fais rien, tu manges, tu dors, tu fais le ménage à la maison, tu fais le ménage seulement, ça peut pas arranger quelque chose. »<sup>103</sup>*

Ces attentes font leur chemin jusque dans les imaginaires collectifs. Ainsi par exemple, l'un des groupes musicaux emblématique du zouglou en Côte d'Ivoire et dans la sous-région, *Espoir 2000*, déclame dans l'une de ses chansons les plus célèbres, traitant des attentes et frustrations des jeunes hommes envers les jeunes filles de leur génération : « *Femmes au foyer, vraiment y'en a beaucoup; mais femme qui aident à payer loyer, y'a plus sur le marché!* ». Cette tournure démontre bien comment la jeunesse urbaine recherche aujourd'hui et valorise les jeunes filles à même de faire leur part économiquement.

## **2. Une pression qui se transpose aux enfants**

La pression financière ainsi transférée aux mères conduit à un changement important dans les attentes sociales structurantes initialement dévolues aux enfants (garçons et filles). Cette transformation devient visible à deux niveaux : la précocité de l'implication des enfants dans la recherche du gain pour la famille et le rôle de premier plan désormais imparté aux jeunes filles. Si la pression transmise aux enfants l'est de manière indifférenciée, les façons empruntées pour y répondre, elles, sont fortement structurées par les normes de genre.

### **2.1 Précocité de l'engagement des enfants dans l'activité économique de la famille, de manière indifférenciée...**

La contribution des enfants aux travaux du foyer n'est pas nouvelle. Cette participation se justifiait par sa vocation éducative dans les premiers âges de l'enfant, et visait à lui permettre d'apprendre les tâches économiques et sociales à reproduire à l'âge adulte

<sup>103</sup> A. A., Présidente des commerçants du marché Penouel, Entretien individuel, Abobo, 14 septembre 2017.

pour son autonomisation – puis pour transmission à sa propre progéniture par la suite. Une fois adulte, le jeune contribuait ainsi à l'économie du groupe ou de la famille élargie, dont la solidarité économique constituait le filet social.

Or, cette vocation éducative et formative du « travail » des jeunes s'est transformée, notamment dans les ménages les plus précaires, en contribution économique substantielle attendue du jeune ou de l'enfant, indifféremment de son sexe. Ainsi, la contribution qui intervenait normalement le plus souvent beaucoup plus tard, à l'âge adulte, pour compléter ou suppléer l'activité des parents arrivant à l'âge de la retraite, devient beaucoup plus précoce. On n'a plus le luxe d'attendre ses vieux jours avant de voir le « retour sur investissement » de sa progéniture. On assiste ainsi à une espèce de compression du temps vis-à-vis des attentes portées sur l'enfant. Et s'il n'y avait autrefois généralement que peu d'attentes envers les filles, elles font aujourd'hui face à la même pression que leurs frères – voire même plus grande dans beaucoup de cas. Plus le milieu est précaire, et plus ce filet social est affaibli, plus cette compression du temps mettant la pression économique sur les enfants est précoce.

La précarité ne doit cependant pas être comprise comme synonyme de pauvreté ou de manque d'emploi. Cette notion, à la base de la pression économique sur la femme et les enfants, ne doit pas être interprétée en termes simplement économiques. Par exemple une femme et ses enfants peuvent se trouver dans une situation de précarité par rapport à l'héritage ou aux partages des revenus dans le cadre d'un foyer polygamique ; et une personne disposant de moyens financiers acceptables peut se retrouver dans une situation précaire car beaucoup de dépendants comptent sur elle et augmentent constamment la pression.

L'affaiblissement du filet social relève de transformations complexes affectant le modèle familial dit « traditionnel » en particulier, et la société dans son ensemble. Plus explicitement, la composition de la famille élargie constituée en général de la cohabitation

de plusieurs générations (grands-parents, père, mère, oncles, cousins...) au sein du même espace et la répartition des rôles et responsabilités dans la prise en charge des besoins de la famille amenuisaient considérablement la possibilité d'une défaillance collective dans l'assurance des revenus du foyer. Dans ces conditions, la structuration des attentes sociales à l'endroit de chaque acteur identifié (homme, femme, enfants) était préalablement définie et claire. Chaque adulte (homme) avait également généralement une fonction plus large par rapport au groupe (gestion des finances communes, rôle décisionnel, etc.). Cette répartition des tâches équivalait fondamentalement à une spécificité des rôles et responsabilités où chacun en jouant sa partition contribue à assurer l'équilibre familial et au maintien de sa cohésion.

*« Dans les familles, lorsque les pères ne remplissent pas leurs devoirs de père, ce sont les mamans qui sont obligées de prendre toutes les charges de la famille et incitent leurs filles à trouver de l'argent avec les hommes. C'est là où commence la débandade. Les mamans sont souvent la cause du mauvais comportement de la fille qui peut voler, se prostituer ou même déménager chez les hommes. »<sup>104</sup>*

Une participante estime même que « les 60% de nos familles vivent des ressources qui viennent des filles »<sup>105</sup>.

Cette mutation dans les attentes sociales à l'endroit des enfants rejaillit sur la structuration de leurs comportements ainsi que le regard porté sur eux par les parents : « dans la famille, celui qui contribue, même si c'est le cadet, c'est lui qui est le plus valorisé auprès des parents »<sup>106</sup>.

*« La mère est fière de sa fille qui paie sa tontine à 75 000 francs CFA sans qu'elle lui demande sur la provenance de cet argent. Toute sa considération en famille va à l'endroit de ce type d'enfant ; elle la trouve plus bénie parmi tous les autres enfants de la famille. »<sup>107</sup>*

Ce qui peut même créer des jalousies entre enfants de la même famille, chacun voulant avoir une meilleure cote auprès de la mère : « certaines filles se donnent en

104 A. O., gardienne de prison, focus groupe homogène femmes, Gao, 05 août 2017.

105 A. O., gardienne de prison, focus groupe homogène femmes, Gao, 05 août 2017.

106 A. O., gardienne de prison, focus groupe homogène femmes, Gao, 05 août 2017.

107 F. D., focus groupe jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

*prostitution pour avoir de l'argent et l'estime de leur mère et être respectée dans la famille* »<sup>108</sup>.

Dans certains cas, des parents, et notamment des mères, mettront même cette pression de façon encore plus explicite, allant même jusqu'à reprocher ouvertement le manque de contribution : « *certaines mères disent à leur fille : chaque nuit, tu sors avec des garçons, montre-moi ce que tu apportes dans cette maison. Qu'est-ce que tes copains te donnent ? Explique-moi ce à quoi a servi ta relation avec les hommes...* »<sup>109</sup>.

Pour mieux répondre à ces attentes sociales pesant sur eux, la majorité de ces enfants ont dans un premier temps recours à des petits boulots informels. « *Au début, je travaillais comme serveuse dans un bar. Cela me permettait de contribuer aux charges de nourriture et de loyer, mes parents étant démunis.* »<sup>110</sup>

Si, lorsque les besoins financiers à remplir sont minimes, les enfants scolarisés arrivent à faire cohabiter ces emplois avec la poursuite de la fréquentation scolaire, la facilité d'accès à l'argent liquide désormais offerte représente souvent un attrait beaucoup plus palpable que les promesses liées à des études plus contraignantes, plus longues, et surtout aux finalités plus incertaines – qui plus est dans un contexte où la légitimité et les réelles possibilités offertes par l'éducation formelle sont fortement remises en question par les communautés.<sup>111</sup> Ainsi, l'équilibre précaire établi entre les deux cursus (fréquentation scolaire et revenu financier immédiat) peut être facilement rompu aux dépens du cursus scolaire.

Ces petits emplois informels constituent d'ailleurs souvent le point d'entrée d'un cercle vicieux conduisant presque inévitablement vers la déscolarisation<sup>112</sup> (voir analyse systémique ci-dessous). En effet, à mesure que les revenus d'un jeune augmentent, aussitôt apparaissent de nouveaux besoins : besoins personnels, mais surtout de nouvelles

sollicitations et pressions de la famille et autres qui lui sont de plus en plus adressées. Les besoins et la pression augmentant, la perspective de sortie de ce cercle vicieux et/ou d'un éventuel réengagement scolaire s'éloignent. Les perspectives lointaines d'une réussite scolaire peu probable deviennent trop aléatoires face à l'urgence de gagner rapidement de l'argent.

En plus des risques de déscolarisation, cette pression grandissante augmente également les risques que le jeune n'ait recours à des voies plus à risque pour répondre à ses besoins ou à ceux de la famille. Peu importe l'activité qu'il exercera pourvu qu'il y trouve son compte. Une dynamique illustrée par l'expérience de vie d'une participante au processus :

*« Au début, je n'ai pas eu le choix. J'ai quitté l'école car je n'arrivais plus à assumer les tourments familiaux. Puisque j'étais livrée à moi-même sans revenu ni personne pour m'aider, j'ai essayé de faire du petit commerce qui ne me rapportait pas grande chose. Et c'est là où j'ai choisi le métier du sexe. »*<sup>113</sup>

À défaut de pouvoir assurer la scolarisation et la quête d'un gain de survie, certaines jeunes filles abandonnent l'école pour se consacrer entièrement à une activité génératrice de revenu. C'est le cas par exemple d'une combattante ayant joint un groupe armé malien :

*« J'ai intégré le groupe armé pour aider ma famille. Au moment de mon intégration, je fréquentais la classe de 9<sup>ème</sup> année à l'école « CPAS » à Gao, qui est aussi l'école où est passée ma mère. Je voulais aller loin dans les études, mais je devrais aussi faire quelque chose pour aider ma famille. »*<sup>114</sup>

Cette pression devient plus forte encore lorsque dans le cas des jeunes femmes celles-ci ont en charge un enfant.

108 L. A. O., focus groupe homogène femmes, Gao, 05 août 2017.

109 F. D., focus groupe jeunes, Bamako, 13 septembre 2017.

110 A., femme prostituée, entretien individuel, Gao, 04 août 2017.

111 Voir : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*

112 Plusieurs études démontrent que la déscolarisation touche plus fortement les jeunes filles. Voir notamment : UNICEF (2015), « La situation des enfants dans le monde 2015 : Ré imaginer l'avenir, l'innovation pour chaque enfant ».

113 T. S., entretien individuel, Sikasso, 15 août 2017.

114 A., fille combattante, focus groupe hétérogène, Gao, 06 août 2017.

« Au début pour faire face à mes dépenses et celles de mon enfant, je lavais du linge pour des femmes aisées ; ce qui me rapportait un peu d'argent (1000 francs CFA) ... Certaines femmes refusaient même parfois de me payer ou en retard. Un jour une femme d'un policier pour qui je faisais la lessive m'a suggéré la prostitution pour sortir de ma situation difficile quotidienne. »<sup>115</sup>

Dans beaucoup de cas, l'attention sur la nécessité pour l'enfant de participer aux charges de la famille détourne le regard sur la provenance de ses ressources. Ainsi en est-il, par exemple, du cas de V. dans un quartier d'Abobo. Connue de tous comme un voleur et un fraudeur, V. possède aujourd'hui une maison imposante et prend soin financièrement de sa famille. Pourtant, ce dernier est considéré par la communauté comme quelqu'un ayant réussi, et l'on fait peu de cas du fait que son enrichissement et sa réussite aient été gagnés de façon peu louable. Ce qui importe, ce n'est pas tant le comment le gain a été obtenu, mais plutôt le combien, même si les revenus sont obtenus d'activités pouvant être socialement proscrites. La valorisation familiale et sociale qui découle des apports financiers de l'enfant ne tient pas compte du type d'activités exercé par le jeune et lui ayant permis d'obtenir le résultat :

« J'amenais de l'argent à la maison qui me servait à payer la nourriture et les prix du condiment, surtout pendant les périodes où mes frères n'avaient d'activités. Cela nous permettait de vivre. Mais ma mère savait d'où provenait cet argent [de la prostitution]. Mais elle s'abstenait de tout commentaire et ne faisait jamais de reproche. D'ailleurs, elle faisait semblant de ne pas connaître mon métier. »<sup>116</sup>

Il faut aussi ajouter que cette pression peut provenir du jeune lui-même en se comparant à d'autres jeunes supposés plus nantis. Comme le rapporte un jeune de Sikasso :

« Je travaillais. J'étais boucher et gagnais 50 000 francs CFA par mois. Mais je me suis rendu compte que cela ne me suffisait pas. Je voulais avoir une moto, un beau téléphone comme mes camarades de grin<sup>117</sup> à qui j'étais toujours obligé d'emprunter la moto pour mes petits déplacements. Or, à force de leur demander la clé de leur moto, je me gênais et à la longue, j'étais même un peu complexé vis-à-vis de mes camarades. Là, j'ai décidé de faire quelque chose, cambrioler une boutique. On m'a attrapé et j'ai fait de la prison. »<sup>118</sup>

Néanmoins, un fort opprobre social existe toujours autour de plusieurs de ces activités jugées socialement condamnables, et poussent la majorité de ceux qui y ont recouru à vivre dans une certaine forme de clandestinité.

« L'année dernière, j'ai envoyé au village de l'argent pour que mes frères reconstruisent totalement la maison de ma mère. Je m'étais rendu compte que mes demi-frères avaient fait pareil auparavant pour leur mère et que la mienne souffrait énormément des moqueries dont elle faisait l'objet de la part des autres. Elle m'a beaucoup béni pour cela. Mais le seul problème, c'est qu'elle ne sait pas et personne au village ne sait ce que je fais ici. Tout le monde pense et c'est cela que j'ai dit à ma mère que je suis coiffeuse. »<sup>119</sup>

Une autre personne rencontrée ajoute : « un jour, au téléphone, lorsque je finissais de m'entretenir avec ma sœur, elle m'a subitement demandé si je ne faisais pas de la prostitution. Je lui ai répondu par la négative. Elle était soulagée avant d'ajouter que si c'est ce que je faisais, qu'elle allait couper l'igname en deux. »<sup>120</sup>

115 Femme prostituée, Sikasso, entretien individuel, 15 août 2017.

116 A., femme prostituée, entretien individuel, Gao, 4 août 2017.

117 Le *grin* est défini comme un lieu de convivialité où des « membres » se retrouvent pour discuter de façon régulière des aléas de la vie. Originellement, ces cadres avaient une fonction de socialisation visant à fournir aux individus, à travers des pratiques rituelles, des connaissances « secrètes » et un certain sens de la solidarité et d'appartenance à travers la relation devant s'établir avec les autres membres. Voir encadré 1.1 dans : INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*, pp.31-32.

118 Jeune ex-prisonnier, entretien individuel, Sikasso, 16 août 2017.

119 T. S., femme prostituée, entretien individuel, Sikasso, 15 août 2017.

120 Idem. Cette expression signifie « se brouiller définitivement pour tout le reste de la vie »





## 2.2 ... mais des trajectoires structurées par les normes de genre

Face à ces nouvelles exigences pesant de manière indifférenciée sur les jeunes, filles ou garçons, ces derniers adoptent des trajectoires différenciées qui, elles, sont fortement influencées par les normes de genre. Les trajectoires de jeunes garçons/hommes ayant dominé le rapport précédent<sup>121</sup>, nous nous attarderons ici aux trajectoires des jeunes filles, lesquelles sont fortement structurées par les attributs et normes associées à la féminité depuis des générations.

La valorisation du corps comme instrument de séduction fait partie intégrante de l'éducation des jeunes filles. « Une fille, c'est celle qui sait se faire belle » exprime ainsi une participante au focus jeunes de Bamako. « Une femme, c'est celle qui sait jouer de ses atouts féminins, de sa sensualité de telle sorte qu'on sache qu'elle est femme. »<sup>122</sup> Qui plus est, depuis leur jeune âge, on inculque aux jeunes filles la pression de « bien se marier », à savoir trouver un mari qui soit en mesure de soutenir financièrement la famille.

*« Ce ne sont pas les filles qui préfèrent se marier avec les hommes riches, mais ce sont plutôt les parents qui nous poussent à chercher les hommes riches. Quand on aime un homme et qu'on l'envoie en famille voir les parents, si cet homme n'est pas du goût des parents, ils te découragent parce que tout simplement il est pauvre. Immédiatement, tes parents te feront des reproches en se demandant si tu n'es pas maudite et en t'interpellant par rapport au cas d'une fille bien mariée : "regarde celle-là de l'autre côté. Son mari lui a tout donné. Si tu épouses cet homme et que tu as des problèmes, ne viens pas te plaindre auprès de nous!" »<sup>123</sup>.*

Il s'agit de prévoir pour la jeune fille un mari dont les assises financières et/ou sociales peuvent lui permettre de faire régulièrement des gestes pour les parents de son épouse. Ce qui se traduit par une valorisation sociale de la jeune fille elle-même aux yeux de sa famille. La fille devient l'image de la réussite sociale dont les actes de générosité, par l'intermédiaire de son

mari (mais pas forcément car certains cadeaux pour les beaux-parents sont en réalité concoctés par la femme elle-même mais au nom du mari), la placent en bonne position au sein de la famille tout en la faisant passer aux yeux de ses sœurs ou d'autres filles du quartier comme un modèle de réussite qu'il faudrait copier.

Cette quête du mari contributeur peut profondément influencer sur le choix de la jeune fille le plus souvent mise en retrait au profit des parents. Dans les cas où la fille tient à son choix en dépit de ces multiples pressions émanant des parents, elle prend le risque de pouvoir définitivement se brouiller avec ces derniers. « Si tu acceptes d'épouser un homme tout de même pauvre parce que tu l'aimes, en cas de malentendu, tes parents te rejettent en te demandant d'assumer toute seule tes propres responsabilités. »<sup>124</sup>

Cette 'culture' où la relation est perçue (au moins en partie) comme une transaction économique voit plusieurs jeunes filles multiplier les prétendants dans le but de bénéficier de leurs largesses en se faisant entretenir par plusieurs garçons. Certaines mères encouragent d'ailleurs ces façons de faire, des participants ivoiriens évoquant même des cas où certaines d'entre elles refusaient à leur fille de se marier pour qu'elle continue de bénéficier de l'argent de ses prétendants multiples. Une logique qui, pas à pas, peut à terme déboucher, faute d'alternative, sur certaines formes de prostitution.

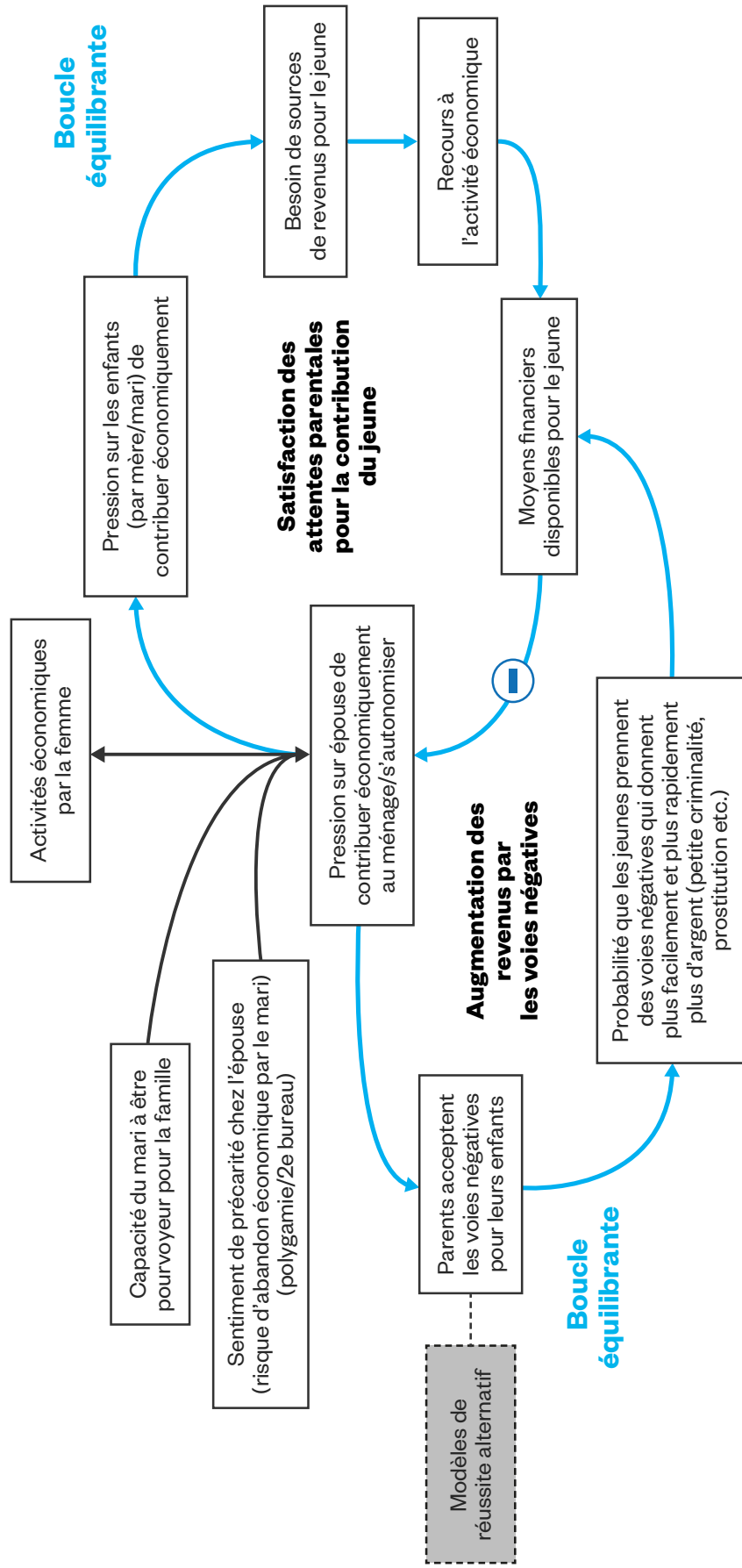
121 INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain », *op. cit.*

122 B. B., imam, Bougouni, atelier de restitution, Sikasso, 19 septembre 2017.

123 W. S., atelier de restitution, Sikasso, 19 septembre 2017.

124 W. S., atelier de restitution, Sikasso, 19 septembre 2017.

# Les jeunes exposés aux voies négatives pour soutenir leur mère



Pour les indications sur l'interprétation à donner à ce schéma systémique, voir :

**Annexe 1** | Comment lire l'analyse systémique



### 3. Bouleversement des rapports de force et déstabilisation de l'autorité masculine – une crise de la masculinité

La centralité du rôle de « pourvoyeur » au sein d'une famille dans la définition de ce qu'est « être un homme » font que l'émancipation économique progressive de la femme peut alors être vécue par certains hommes comme une forme de compétition ou de menace. Cette perception, souvent alimentée par l'entourage et la famille, peut ainsi engendrer sur lui une pression importante pour réaffirmer son rôle de « chef de famille ». Si elle est mal vécue, cette forme de concurrence peut pousser certains hommes vers différentes formes de violence physiques ou psychologiques : ces dernières peuvent être domestiques, afin de marquer ou « rétablir » son statut de chef de famille ; voire criminelles (vols, engagement dans des groupes violents, des gangs, etc.) afin de s'assurer un certain statut économique.

Pour comprendre cette crise de la masculinité, il convient de se rappeler ce qui en constitue les assises : le rôle de pourvoyeur du foyer et le statut de chef de famille. Plusieurs facteurs vont contribuer au bouleversement de cette répartition initiale des rôles. Ils ont été rappelés dans le chapitre précédent.

Plusieurs de ces bouleversements prennent racine dans la montée en importance du rôle de la femme. Autrefois confinée aux travaux domestiques et d'éducation des enfants, elle s'affirme de plus en plus comme une actrice à part entière en matière économique. Il n'est plus rare, aussi bien en milieu urbain que rural, de voir des femmes assumer, parfois seule ou parfois en complément du mari les dépenses de la famille. Les contraintes de la vie en famille nucléaire et citadine font que dorénavant les recours pour l'homme en cas de difficultés économiques passagères ou structurelles vers d'autres relations, différentes de son épouse se trouvent réduits.

Si la réussite d'une femme se mesure à l'aune de son lien de mariage, cette perception de la réussite sociale

semble connaître quelques limites. De plus en plus, les femmes revendiquent soit un équilibre entre leurs réussites personnelles désormais orientées vers d'autres perspectives que le seul mariage et la tenue du foyer. Les deux, aux yeux des personnes consultées ne sont plus forcément contradictoires : « *selon moi, la femme d'aujourd'hui a besoin de travailler. Ce qui ne doit pas empêcher une femme mariée de faire ses devoirs de femme. S'il m'arrivait de choisir entre mon travail et avoir un mari ? Peut-être, je chercherais un mari qui va me permettre de travailler.* »<sup>125</sup>

A leurs propres besoins d'autres s'ajoutent qui sont les marqueurs de la réussite sociale ou plutôt la résultante de nouvelles attentes sociales :

*« Si j'étais la seule fille de ma famille, cela voudrait dire que j'ai deux devoirs à accomplir : mes enfants auront besoin de gestes et mes parents également. Il faut que je travaille car il ne pourra pas subvenir à mes propres besoins à plus forte raison ceux de ma famille. Il peut commencer mais ne pourra pas continuer pour toujours. Et pire s'il épousait une deuxième femme qui gagne tout grâce à son travail, imaginez la suite... De nos jours, le premier mari de la jeune femme, c'est son travail. Si le mari demande de ne pas travailler et que tu laisses tout, c'est lui en fin de compte qui va te laisser tomber. »*<sup>126</sup>

Cette émergence économique de la femme entraîne un certain déséquilibre quant à la structuration des relations de couple et/ou familiales. En effet, jusqu'ici, la structuration des rapports de force au sein du couple tenait à deux choses : la virilité/masculinité de l'homme ayant vocation à dominer et la soumission de la femme. Plusieurs communautés et sociétés ont été formatées à cette description des rôles. Des attributs, des fonctionnalités sont rattachés au statut de mari et d'homme : pourvoyeur de ressources pour la famille, responsabilité, décision. Ces mêmes fonctions, de plus en plus, peuvent être jouées par des femmes dont les capacités de mobilisation des ressources, soit par la voie informelle, soit par le fonctionnariat, peuvent être plus importantes que celles du mari. Dans ces types de situation, et selon les personnes consultées, deux situations peuvent se poser.

125 R. M., entretien individuel, Gao, 07 septembre 2017.

126 R. M., entretien individuel, Gao, 07 septembre 2017.

Dans un premier temps, la femme jusque-là soumise et obéissante se détache de l'autorité maritale pour se constituer un pôle de pouvoir et d'autorité largement assis sur ses nouveaux pouvoirs financiers/économiques. L'effritement de la soumission qui en découle permet en certaines circonstances une permutation des rôles qui ferait de l'homme celui qui subit et la femme celle qui domine. La confirmation de ce renversement de la charge d'autorité en faveur de la femme renvoie, aux yeux de plusieurs, à une déstructuration, voire désagrégation de l'ordre familial établi. Ainsi, la femme remettrait en cause l'autorité de son mari en réduisant considérablement la part de soumission à laquelle celui-ci pouvait prétendre.

De l'avis d'un participant, « certaines femmes, dès qu'elles commencent à travailler abandonnent complètement l'éducation des enfants »<sup>127</sup>. Pire, « à la minute où elle prend conscience de l'augmentation de son statut financier, quand une femme comprend qu'elle est plus riche que son mari, la soumission envers celui-ci est terminée »<sup>128</sup>. Dès lors, les avis sont très partagés. Pour certains, la remise en cause de l'autorité de l'homme serait due à sa propre imprudence :

« En fait, même lorsqu'on a une femme riche, il faut savoir que le mariage n'oblige pas la femme à prendre en charge la nourriture de la famille. Même si la femme est riche, en tant qu'homme, on ne doit pas s'asseoir et tout attendre d'elle et qu'elle te donne de l'argent. Dès que tu fais ça, tu brûles toi-même ton autorité et ton foyer. Tu as fui tes responsabilités. Or, dès lors que la femme sait que l'homme a fui ses responsabilités, elle ne te respectera plus. Elle te fera tout ce qu'elle voudra. »<sup>129</sup>

Quoiqu'il en soit, cette inquiétude et cet attachement à la notion de soumission est largement partagé par beaucoup de femmes :

« Je suis une femme mais force est de reconnaître que les femmes ont un petit esprit ; elles oublient très vite. Ce monsieur qui va te chercher en mariage dans ta famille, paie la dote, te prend en charge et

t'accompagne dans tous tes efforts de réussite, dès qu'on commence à réussir, on se croit supérieure à lui. On participe à des cérémonies pour être valorisées dans le quartier ; on force pour être la marraine de certaines cérémonies parce qu'on a de l'argent et si la belle-mère veut intervenir face à ces inutilités, on dit qu'elle est égoïste. »<sup>130</sup>

Pour beaucoup, l'insoumission perçue (réelle ou imaginée) de la femme, en plus de la dégradation du respect des enfants à l'endroit de leur père, finit par augmenter la pression familiale sur le père qui se retrouve de plus en plus marginalisé, isolé, voire même rejeté par ses camarades et membres de la famille.

« C'est l'entourage du mari qui le pousse en lui soufflant aux oreilles à chaque fois : pourquoi te laisses-tu dominer par ta femme ? Est-ce parce qu'elle a de l'argent ? Le mari va commencer à réagir et à mal interpréter tous les propos et ou gestes de sa femme alors que ce que recherche la femme, c'est de faire plaisir à son mari. Si la femme a de l'argent, c'est pour son homme. Mais certains hommes sont orgueilleux, poussés par le milieu. »<sup>131</sup>

C'est pour éviter ce déclin de leur autorité que des hommes refusent parfois catégoriquement à leurs épouses d'entreprendre une activité génératrice de revenu. Pour d'autres, le blocage de toute possibilité de longues études comme prémisses d'une carrière devient envisageable comme solution. Pour des participantes aux focus groupes, cette attitude des hommes n'est que de l'égoïsme : « aujourd'hui, la plupart des hommes sont égoïstes. Tu ne peux pas marier une femme et la confiner à la maison. La vie actuellement a changé. Nos parents font tout pour que nous puissions étudier. Arrivées chez eux, on ne peut plus rien faire. Ce n'est pas normal. »<sup>132</sup>

A contrario, il existe des situations où la richesse de l'épouse devient un facteur de renforcement de l'entente au sein du couple voire même du renforcement de la confiance entre homme et femme. Un participant à un focus groupe donne un exemple :

127 K. S., focus groupe jeunes, Sikasso, 18 septembre 2017.

128 K. S., focus groupe jeunes, Sikasso, 18 septembre 2017.

129 M. S., focus groupes jeunes, Sikasso, 18 septembre 2017.

130 F. K., animatrice de radio, focus groupe jeunes, Sikasso, 18 septembre 2017.

131 Atelier de restitution, Gao, 10 septembre 2017.

132 Focus groupe jeunes, Gao, 07 septembre 2017.

« Entre une femme enseignante et son mari commerçant [de la localité], c'est la femme qui investit dans la famille. C'est elle qui a pris la charge des enfants à la suite d'une convention entre elle et son mari. Au fil du temps, le mari convaincu du respect de la convention et de la soumission dont faisait preuve son épouse lui a demandé de se reposer et que c'est lui désormais qui va assurer les charges de la famille. Ils vivent en harmonie jusqu'à nos jours et il n'y a jamais eu de problème d'égo ou de non soumission. »<sup>133</sup>

Pour certains hommes, la relation avec une femme riche ne se pose pas en termes de concurrence ou d'égo mais plutôt de complémentarité :

« Je suis transporteur. Souvent pendant des semaines, je suis en déplacement. Des fois en mon absence, ma femme règle beaucoup de dépenses sans même m'en référer lorsque je suis de retour. Il n'y a pas de remboursement entre nous. Des fois, je viens même au marché auprès d'elle pour l'aider à vendre ses condiments. Je considère cela comme un atout et non comme une concurrence avec elle. D'ailleurs, nous élevons nos enfants dans cet esprit-là. Mes amis, des fois, me font des reproches en disant que je suis un homme à femme. Mais j'en rigole plutôt au lieu de m'en énerver. Ma femme m'a reconnu en tant que son mari ; elle m'est toujours soumise. »<sup>134</sup>

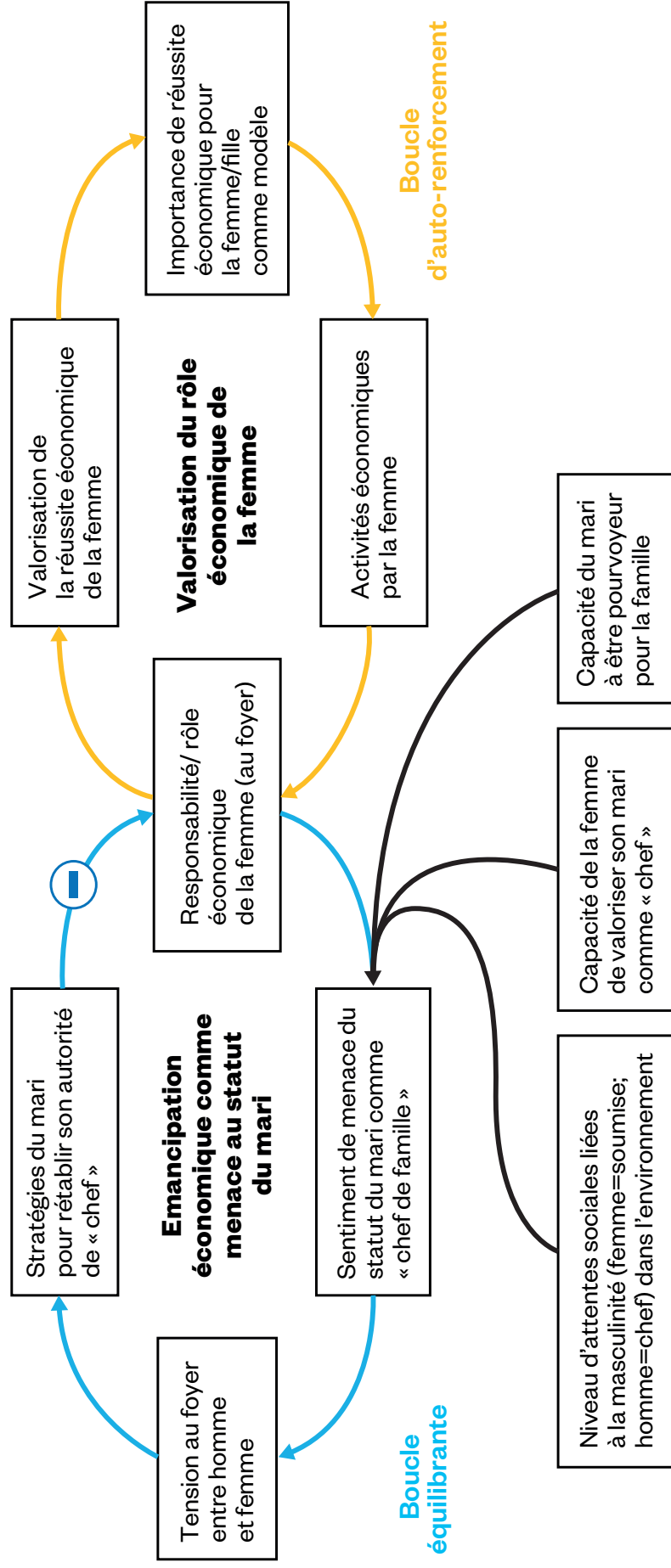
Cette focalisation des débats et l'attention apportée à la soumission de la femme à son mari, ou plutôt à la crainte que celle-ci ne soit plus soumise, associée dans les imaginaires à plusieurs conséquences néfastes (faillite de l'éducation des enfants, perte de respect de tous envers le mari, etc.), témoigne en réalité moins d'une préoccupation quant à la femme elle-même ou à ses enfants, mais parle bien davantage de l'homme et de l'image qu'il se renvoie de lui-même. En effet, dans l'ensemble, les femmes partagent largement le même point de vue que les hommes quant à la centralité du respect, de l'éducation, et même de la soumission! Tel que mentionné plus tôt dans ce rapport, il y a deux piliers autour desquels se structure la masculinité : le statut de chef de famille et celui de pourvoyeur des besoins de la famille. Face à l'effritement de son monopole de pourvoyeur décrit précédemment, l'identité masculine chez certain ne possède plus comme ancrage que son statut de chef de famille. Celui-ci repose sur la capacité du mari à commander, à se faire obéir à la fois par sa femme et ses enfants. On comprend donc plus aisément le malaise et la crainte de voir cette domination, dernier rempart identitaire et de masculinité, remise en cause.

Les tensions et les inquiétudes générées par la montée du statut de la femme et la focalisation sur les risques d'insoumission de cette dernière, qu'elles soient avérées ou non, justifiées ou non, renvoient donc moins à la femme elle-même, mais davantage à un malaise ou à une crise quant à la définition et la constitution de la masculinité. En d'autres termes, si, plutôt que de ses propres valeurs, son comportement et ses réussites personnelles, ce qui rend « homme » ne relève plus que de la domination de l'autre, des tensions émergeront forcément. La question centrale dans le cas présent est donc, face aux transformations du rôle et du statut de la femme, comment réinventer ce qui constitue socialement le fait d'être homme.

133 M. A., leader jeune, atelier de restitution, Gao, 10 septembre 2017.

134 N. D., mari de la femme commerçante ayant réussi, entretien individuel, Bougouni, 17 septembre 2017.

# La tension autour du rôle économique de la femme



Pour les indications sur l'interprétation à donner à ce schéma systémique, voir :

**Annexe 1** | Comment lire l'analyse systémique

# CONCLUSION

Cette étude a démontré comment les rôles de genre et les attentes sociales envers les jeunes filles et les jeunes hommes ont évolué au Mali et en Côte d'Ivoire. Ainsi, et de façon plus marquée en milieu urbain, une pression de plus en plus forte et de plus en plus précoce est transmise indifféremment sur la fille ou le fils afin qu'ils contribuent économiquement au foyer. Si cette attente de contribution directe n'est pas nouvelle chez le garçon, elle intervient beaucoup plus tôt ; alors qu'elle est relativement nouvelle pour une jeune fille dont on visait principalement le mariage. Ces transformations d'ordre économique, sans induire de ruptures claires, ont des impacts importants sur les attributs de genre au sein de ces sociétés : un rôle économique accru pour la femme, mais qui n'implique pas forcément son « émancipation » ; et, face à cette transformation et à une difficulté grandissante de l'homme à assurer son rôle premier de pourvoyeur, une crise de la masculinité qui doit aujourd'hui se redéfinir.

D'autre part, la grossesse, certes en déclin mais toujours présente, d'un modèle traditionnel au contrôle social strict et tolérant très peu les écarts des rôles et attributs classiques génère des problèmes d'intégration de certains jeunes ne se reconnaissant pas dans ces modèles homogénéisants. Cette pression est encore plus forte sur la jeune fille, qui dispose de peu de voies possibles, et dont les écarts sont encore plus fortement punis. Dans tous les cas, le rejet de la communauté, total ou partiel, prononcé ou subi, fait office de sanction.

Si ces deux types de pression sont exercés de façon relativement indifférenciée sur les filles comme les garçons (même si des nuances pourraient être apportées ici), les réponses des jeunes, en revanche, sont, elles fortement structurées par les normes et attributs traditionnels de genre. Elles prennent des formes parfois nouvelles (criminalité en bande, entretien de prétendants multiples, prostitution, banditisme, etc.), mais qui s'inscrivent dans la continuité des rôles classiques : autorité, bravoure et force physique pour le jeune homme, beauté et rôle reproductif pour la jeune fille.

Ces réponses et les trajectoires qu'elles induisent chez les jeunes sont pour beaucoup des exemples de résilience négative, les plaçant dans des situations de marginalité et de vulnérabilité (à la violence, à l'exploitation sexuelle, aux maladies, etc.).

Au cœur de ces enjeux figure le nécessaire développement de nouveaux imaginaires de réussite pour des jeunes, garçons et filles, ne trouvant plus dans les sphères traditionnelles et communautaires, dans l'école ou dans leurs aînés sociaux, des modèles dans lesquels ils puissent se projeter.

# ANNEXES

---

# ANNEXES

## Annexe 1 | Comment lire l'analyse systémique

### L'analyse systémique

Pour approfondir l'analyse des données issues des consultations, l'équipe de chercheurs a utilisé l'approche de pensée systémique.

L'analyse systémique veut dépasser la logique simpliste de cause à effet et de linéarité comme suggérée par certains types d'analyse, tel que l'arbre à problème par exemple. Elle suggère de rendre plus explicite la complexité des dynamiques qui structurent un phénomène donné. Au lieu de se focaliser sur quelques causes profondes, il s'agit d'identifier les dynamiques structurantes qui relient toutes ces causes, ou facteurs. Ces dynamiques structurantes représentent donc des séquences des connections causales entre plusieurs facteurs. Pour y arriver, les chercheurs identifient les principaux facteurs qui influencent un phénomène (« causes et effets » dans une analyse classique) pour ensuite identifier les interactions et interdépendances entre eux. Enfin, les chercheurs se posent la question de savoir si certaines séquences/groupes de facteurs influencent le système au sens large, au-delà des simples facteurs : autrement dit, des dynamiques structurantes. Certaines de ces dynamiques structurantes seront présentées dans ce rapport.

### Comment lire les dynamiques structurantes de l'analyse systémique ?

Les différents facteurs (« causes et effets ») de la dynamique structurante sont présentés dans les encadrés et sont formulés d'une telle manière qu'ils peuvent augmenter/s'intensifier ou diminuer selon la situation et le scénario analysé.

Les facteurs sont reliés entre eux par des flèches. Une flèche sans indication particulière reliant un facteur A à un facteur B suggère une relation plus ou moins proportionnelle entre ces deux facteurs. C'est-à-dire, si le facteur A augmente, le facteur B augmente aussi. A lire comme suit : « plus A augmente, plus B augmente ». Si le facteur A diminue, le facteur B diminue aussi. A lire comme suit : « plus A diminue, plus B diminue ».



Une séquence de facteurs reliés par des flèches sans indication particulière et formant une boucle, s'appelle une « boucle d'auto-renforcement ». Une boucle d'auto-renforcement est caractérisée par une dynamique positive ou négative qui s'amplifie de plus en plus, comparable à un cercle vicieux ou un cercle vertueux.

Par contre, une flèche reliant un facteur A à un facteur B avec une indication +/- suggère une relation plus ou moins inversement proportionnelle entre ces deux facteurs. C'est-à-dire que, si le facteur A augmente, le facteur B diminue. A lire comme suit : « plus A augmente, plus B diminue ». Si le facteur A diminue, le facteur B au contraire augmente. A lire comme suit : « plus A diminue, plus B augmente ».

Une séquence de facteurs formant une boucle et dont un seul lien comporte l'indication +/- s'appelle une « boucle équilibrante ». Une boucle équilibrante est caractérisée par une dynamique qui se maintient dans un certain équilibre. Lorsqu'un facteur A de la boucle augmente, au moins l'un des autres facteurs de la séquence agit de manière à diminuer le facteur initial A et le ramener, plus ou moins, au niveau initial. Un certain niveau d'équilibre est ainsi maintenu.

### **Exemple :**

#### **Boucle d'auto-renforcement :**

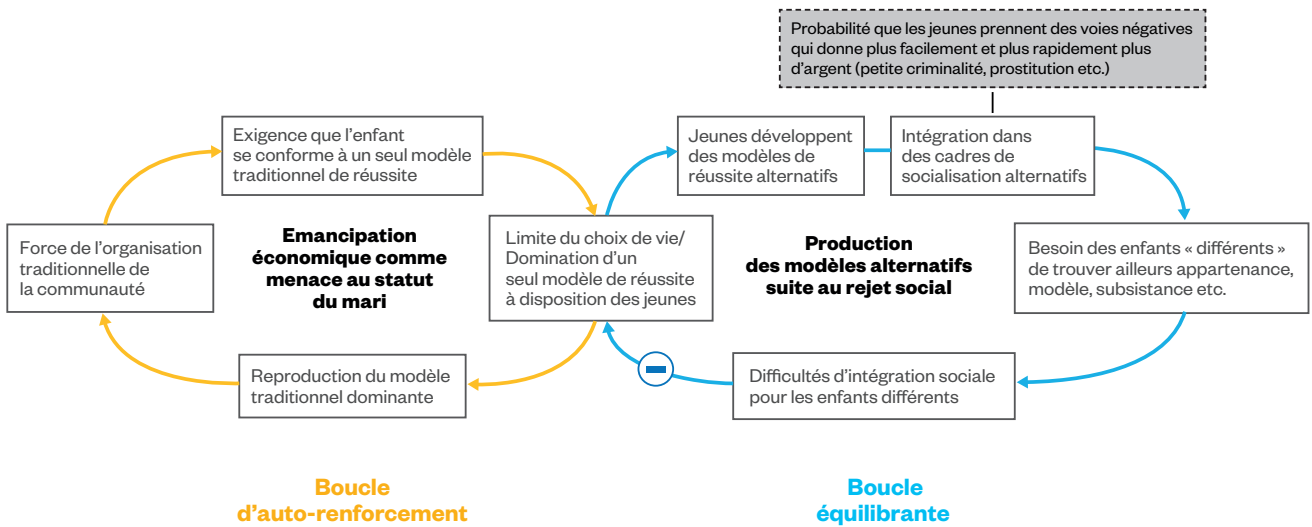
- *Plus* 'les choix de vie des jeunes sont dominés par un modèle unique', *plus* 'le modèle traditionnel se reproduit' ;
- *plus* 'le modèle social traditionnel se reproduit, *plus* 'l'organisation traditionnelle de la communauté est renforcée';
- *plus* 'l'organisation traditionnelle de la communauté est renforcée', *plus* 'l'exigence que l'enfant se conforme à un seul modèle traditionnel de réussite est forte' ;
- *plus* 'l'exigence que l'enfant se conforme à un seul modèle traditionnel de réussite est forte', *plus* 'les choix de vie des jeunes sont dominés par un modèle unique'

#### **Boucle équilibrante :**

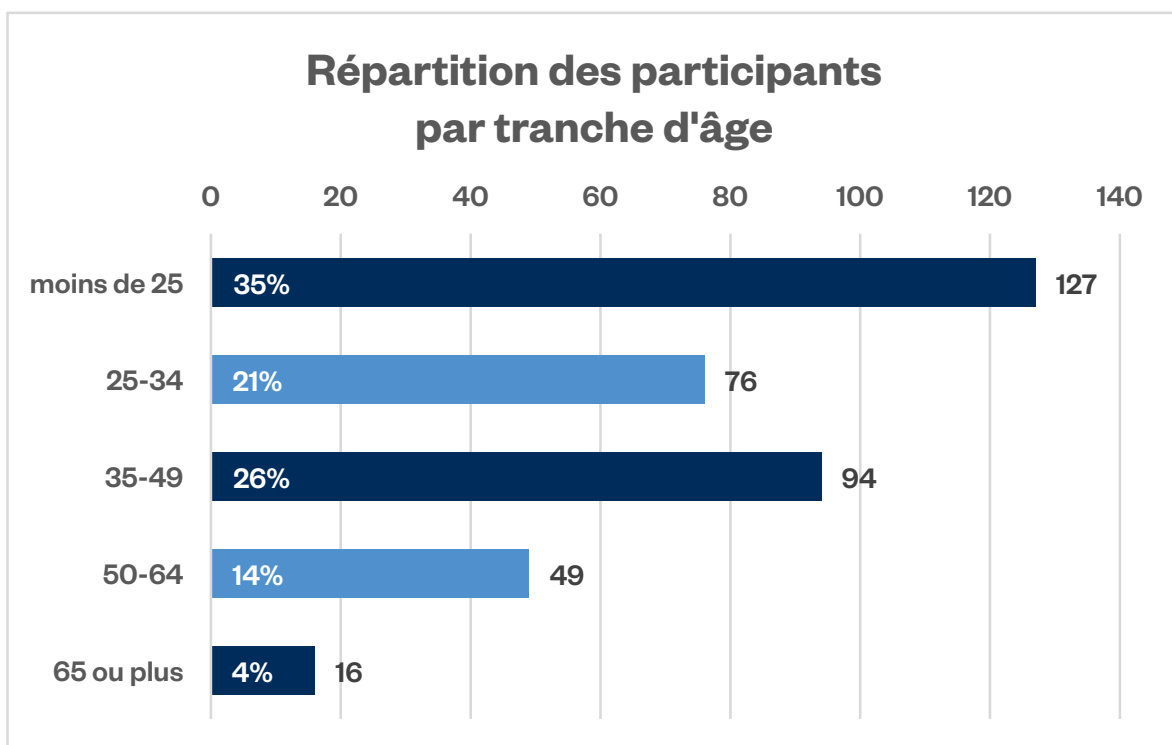
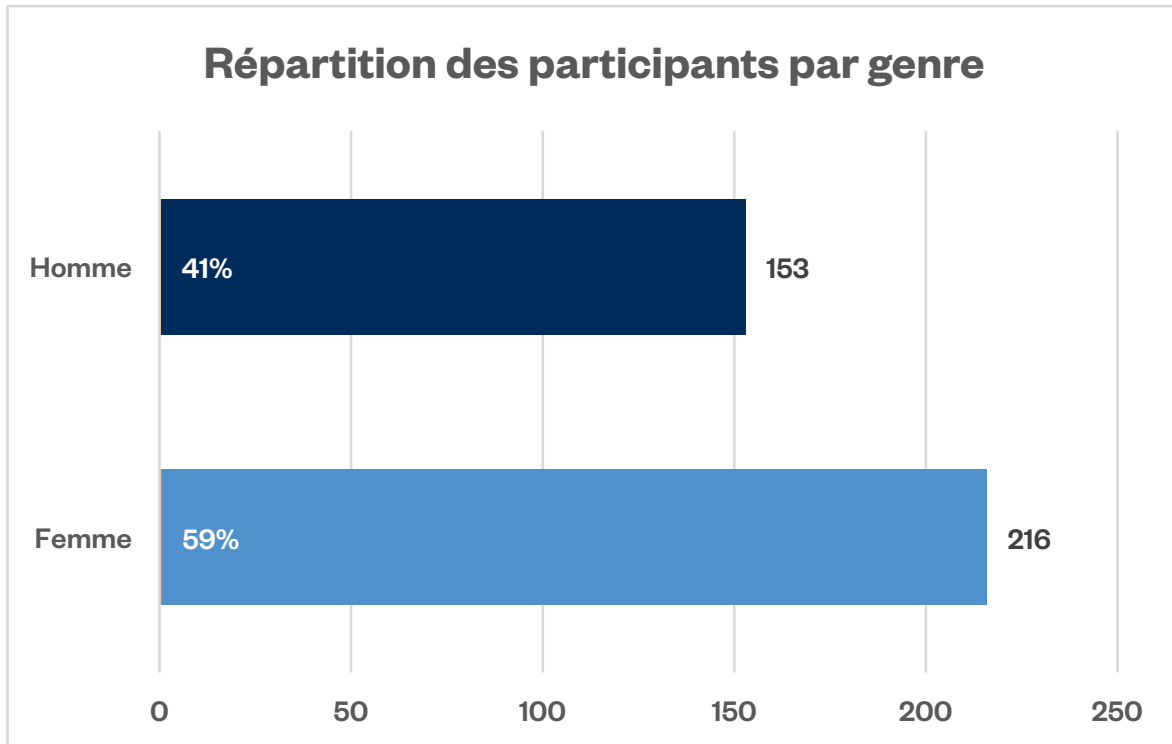
- *Plus* 'les choix de vie des jeunes sont dominés par un modèle unique', *plus* 'il y a des difficultés d'intégration sociale pour les enfants différents' ;
- *plus* 'il y a des difficultés d'intégration sociale pour les enfants différents', *plus* 'le besoin est fort pour les enfants « différents » de trouver ailleurs appartenance, modèles de réussite, etc.';
- *plus* 'le besoin est fort pour les enfants « différents » de trouver ailleurs appartenance, modèles de réussite, etc.', *plus* 'les jeunes intégreront des cadres de socialisation alternatifs' ;

- *plus* 'les jeunes intègrent des cadres de socialisation alternatifs', *plus* 'ils développent des voies modèles de réussite alternatifs' ;
- *plus* 'les jeunes développent des voies modèles de réussite alternatifs', *moins* 'les choix de vie/modèles de réussite à disposition des jeunes sont limités'.

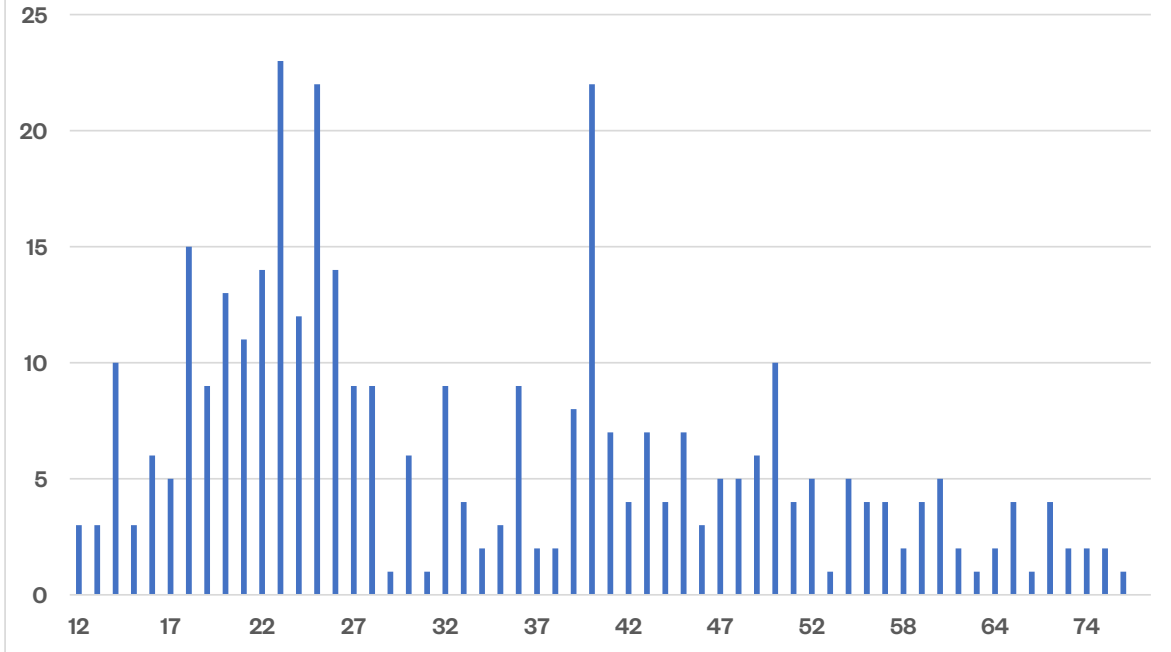
## La compétition entre la tradition et des voies alternatives pour les jeunes



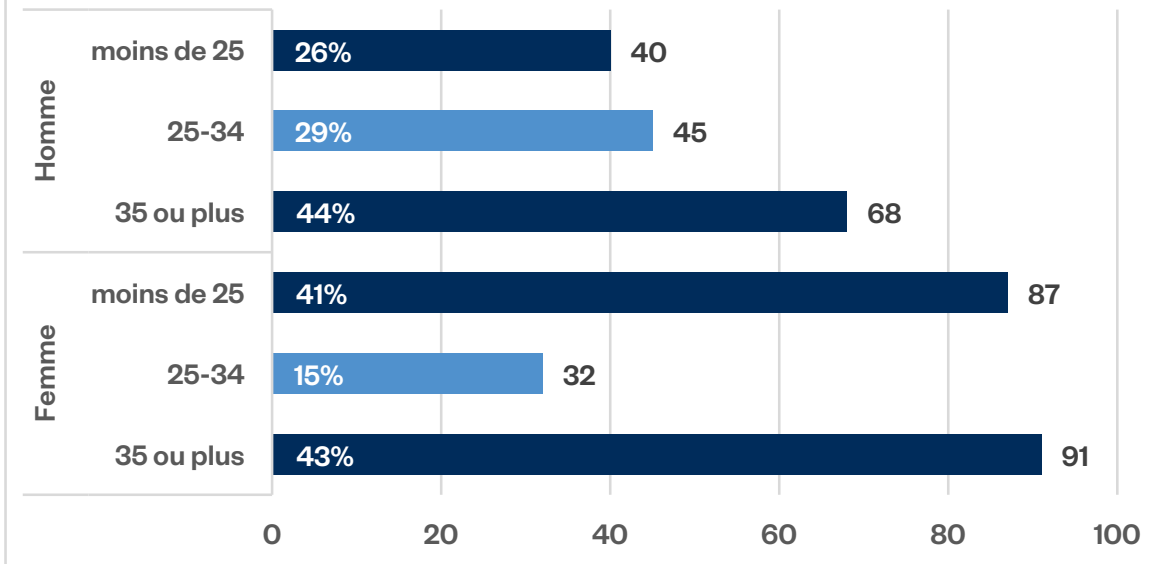
## Annexe 2 | Composition socio-démographique des participants aux focus groupes et restitutions



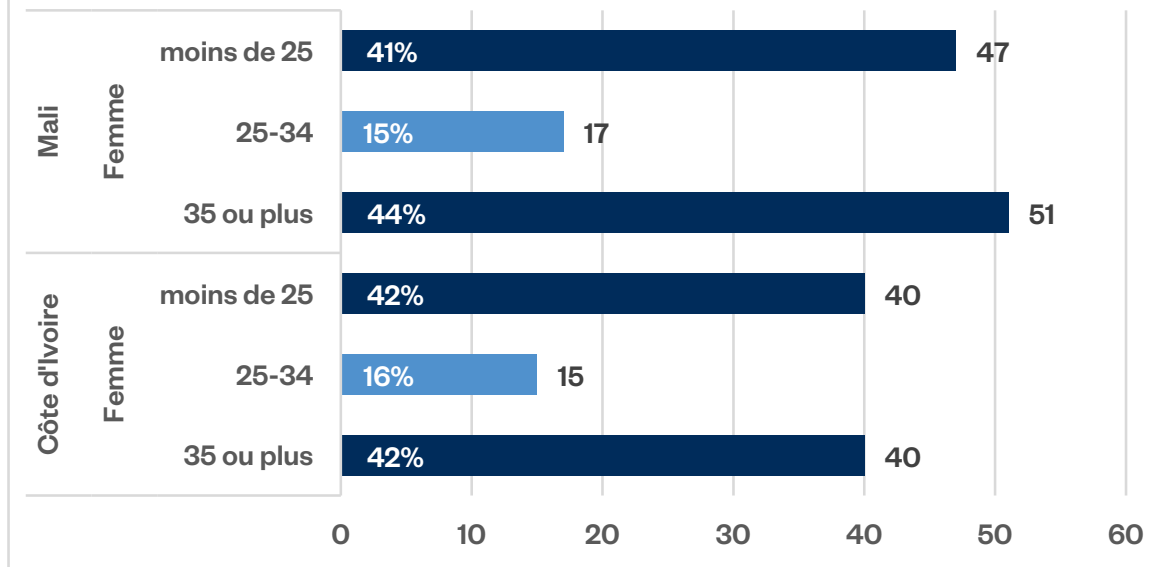
### Distribution d'âge des participants



### Répartition des participants par tranche d'âge par genre



## Répartition des participants femmes par tranche d'âge par pays



# BIBLIOGRAPHIE

African Union (2006), « African Youth Charter ».

AKINDES, F., et al. (2016), « Les grossesses en milieu scolaire en Côte d'Ivoire », rapport de recherche, Ministère de l'Éducation Nationale.

COOLSAET, R. (2016), « All Radicalisation is Local: The genesis and drawbacks of an elusive concept », Egmont Paper 84, Royal Institute for International Relations.

De la CORTE, L. (2007), « Explaining Terrorism: A Psychosocial Approach », Perspectives on Terrorism.

Recensement général de la population et de l'habitat (2014), INS-SODE.

INTERPEACE, IMRAP (2015), « Autoportrait du Mali, les obstacles à la paix », UE et Danemark.

INTERPEACE, IMRAP (2016), « Mutations des valeurs sociétales : diagnostic et solutions pour une paix durable au Mali », Danemark et Norvège.

INTERPEACE, IMRAP et INDIGO (2016), « Au-delà de l'idéologie et de l'appât du gain : trajectoires des jeunes vers les nouvelles formes de violence en Côte d'Ivoire et au Mali », UNICEF.

INTERPEACE et INDIGO (2015), « Obstacles à la cohésion sociale et dynamiques de violence impliquant les jeunes dans l'espace urbain : les voix des populations des communes d'Abobo, Treichville et Yopougon dans le district d'Abidjan ».

INTERPEACE, INDIGO (2017), « Exister par le *gbonhi*. Engagement des adolescents et jeunes dits 'microbes' dans la violence à Abobo », UNICEF et Ministère de l'Éducation Nationale.

UNICEF (2011), « The State of the World's Children 2011 ».

VIDAL, C. (1977), « Guerre des sexes à Abidjan. Masculin, féminin, CFA. », Cahiers d'études africaines, vol. 17, n°65.



Bureau Régional pour l'Afrique de l'Ouest  
Villa n° 43, Cité Les Lauriers 5, Deux Plateaux  
06 BP 2100 Abidjan  
Côte d'Ivoire  
Tél : +225 22 42 33 41  
wao@interpeace.org  
www.interpeace.org



**Indigo** CÔTE D'IVOIRE  
Initiative de Dialogue et Recherche - Action pour la Paix

Villa n° 43, Cité Les Lauriers 5, Deux Plateaux  
22 BP 288 Abidjan 22  
Tél. : +225 20 00 05 64  
indigocdi@gmail.com  
www.indigo-ci.org



Institut Malien de Recherche Action pour la Paix  
Badalabougou Est, Avenue de l'OUA,  
Rue 27, porte 357,  
Bamako, Mali  
Tél. : +223 20 22 18 48  
info@imrap-mali.org  
www.imrap-mali.org



pour chaque enfant

Fonds des Nations Unies pour l'Enfance  
Bureau Régional pour l'Afrique  
de l'Ouest et du Centre  
Tél: +221 786 380 250  
www.unicef.org/wcaro



En partenariat avec les Nations Unies

EAN 978-2-9559853-2-8



9 782955 985328